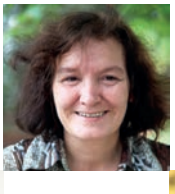
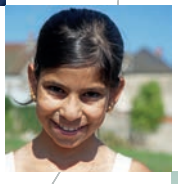
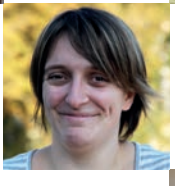
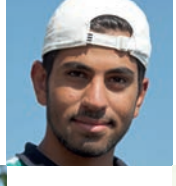
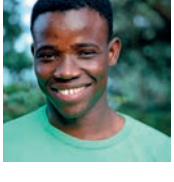
Changeons notre regard…











Insertion
Intégration
Migrations
Précarités

… modifions notre accueil !

Viltaïs
vivre et agir

Insertion
Intégration
Migrations
Précarités

Changeons notre regard…

… modifions notre accueil !

Viltaïs
vivre et agir

© Éditions VILTAÏS
Le Florilège - 9, Avenue du Professeur Étienne-Sorrel - 03000 Moulins
Tél. 04 70 48 25 25 - Fax 04 70 20 69 27 - Mail : direction@viltais.eu
Directeur de publication : Juliette Lucot

Rédaction & crédits photos : Véronique Cloitre, auteure, photographe humaniste, artiste engagée (www.veroniquecloitre.com)

Maquette, mise en page, impression : ALPHA NUMÉRIQ - 03000 Moulins - ©Imprim'Vert 2019-6324

Octobre 2019 - Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation réservés pour tous pays.

Changeons notre regard… … modifions notre accueil !

Ils se prénomment Kévin, Aboubacar, Ève, Sahar, Juma, Lamina, Delphine, Hélèna, Gaëtan… Ils sont français, guinéen, sénégalais, syrien, afghan, macédonien, malien… tous animés par un même objectif : s'insérer, s'intégrer. **Certains ont réussi, d'autres sont en chemin. Mais chacun d'eux, pour se reconstruire, trouver ses marques et se projeter a besoin d'être accompagné, accueilli.** Les associations et institutions sont nombreuses… se battent, agissent pour la dignité de chacun. Mais ce n'est pas suffisant. Ces hommes et ces femmes ont besoin d'un regard bienveillant posé sur eux, ils sont en quête d'un sourire dans la rue, d'une main tendue, d'une porte qui s'ouvre, d'un emploi, d'une formation, d'un logement. Seulement les Français ont peur ! C'est culturel la peur en France ! Le SDF réclame un sou, un morceau de pain, un ticket-restaurant avec un écriteau : « j'ai faim », un toit l'hiver, tout au plus. Il dérange les consciences mais il suffit de détourner le regard, passer sa route. Le migrant lui est plus gênant : il réclame des droits, l'asile, un travail, une reconnaissance. Il occupe des morceaux de notre territoire avec d'autres, groupés dans des camps, puis des CADA : des « zones dangereuses » selon les médias qui en parlent quotidiennement. Alors forcément, on se programme pour avoir peur, la peur pouvant entraîner la haine.

Et si on devenait intelligent, si on utilisait notre libre arbitre en se posant les bonnes questions ? **Qu'est-ce que recouvre le mot migrant comme situations ?** Quel est l'être humain qui est caché derrière cette appellation qu'on lui inflige de porter comme s'il était coupable. Coupable de quoi ? De vouloir vivre ? De vouloir sauver la peau de ses enfants ? De vouloir manger ? De vouloir entendre le bruit du silence dans un pays en paix et non plus celui des bombes ?

Depuis vingt ans, les migrations internationales se sont inscrites dans la mondialisation, du fait de la conjonction de nombreux facteurs : la misère que fuient pour bonne partie ces « migrants » n'est pas due à l'insuffisance de ressources. L'Afrique est loin d'être le continent pauvre que nous imaginons car les précieuses ressources de son sous-sol en font une terre immensément riche ! Les mouvements de population sont le résultat d'options économiques et géopolitiques internationales, faisant fi du destin collectif de l'humanité pour favoriser à coups de turpitudes l'appât d'argent et de pouvoir. Mais voilà, sur sept milliards d'habitants sur la planète, un milliard d'hommes et de femmes est en situation de mobilité. Pas d'affolement, nous savons que la planète pourrait nourrir dix milliards d'êtres humains. Le problème n'est

pas là. Il est que le mot « migrant » est devenu un terme racialisé : un migrant est forcément noir, arabe, analphabète et donc fait peur. Il ne peut s'agir d'un belge ou d'un britannique. Selon François Gemene, « Le terme migrants était jadis, connoté très positivement : ils étaient des aventuriers qui avaient le courage de partir et de chercher une vie meilleure. Avec la crise des réfugiés syriens, face à la nécessité humanitaire de les accueillir, les gouvernements ont monté en épingle une vieille dichotomie entre d'un côté le « bon » migrant, qui serait le réfugié politique, persécuté dans son pays et dont la présence en Europe est de ce fait légitime, et de l'autre, le « mauvais » migrant, celui qui décide volontairement de migrer pour des raisons économiques et qu'il faut donc renvoyer chez lui. Or, rappelons-le, de toute l'histoire de l'humanité, jamais les migrations humaines n'ont été une menace à la paix, ayant au contraire toujours contribué à soutenir la croissance et la prospérité du Nord, et ce même au détriment de celle des pays d'origine.
Il s'agit d'envisager la migration comme une opportunité et non comme un danger.

Qu'il soit forcé ou volontaire, l'exil est dans tous les cas envisagé comme transitoire, « un passage pour une vie meilleure ». Or, il n'en est rien.
Les migrants sont confrontés à la précarité sur le plan social, économique et juridique. Demandeurs d'asile, ils se retrouvent dans une situation de non-droit, qui les maintient dans un état de désœuvrement portant atteinte à leur psychisme. Ils ont parfois traversé huit pays, recroquevillés dans des camions ou des bateaux, ils ont côtoyé la mort, nager au milieu des noyés, ils ont subi la torture, la trahison des passeurs, ils ont tout perdu et ils arrivent en France, Terre des droits de l'homme. « Lorsque j'ai posé les pieds sur le sol français, j'ai pleuré » me dit un jeune afghan. Seulement voilà, ensuite rien ne se passe durant des mois. Impossible donc de se projeter et d'envisager un brin d'avenir. Tous sont dans un état de stress permanent. Ils n'ont plus peur des bombes, mais redoutent la sentence : un refus du droit d'asile. Bien sûr, ils apprennent le français dans des cours adaptés (il faut saluer l'engagement de toutes ces personnes souvent bénévoles, qui les accompagnent dans cet apprentissage difficile). L'un d'eux témoigne : « Quand je suis arrivé dans ce pays, j'étais comme sourd et muet. Je savais ce qu'il fallait faire : apprendre le français » (Rapport de la Cimade). Mohamed Abdi me confie : « Je demandais où était la gare, bien que je le sache. Mais c'est un entraînement pour converser avec les gens ».

L'accueil, le respect et la reconnaissance qui leur sont témoignés décident de la dynamique dans laquelle ils sont pour apprendre notre langue car c'est parce que nous les reconnaissons qu'ils font les efforts nécessaires à cette intégration et non pas l'inverse.

Et si nous changions notre regard sur l'insertion, l'intégration, la précarité, les migrants ?

Que ce soit l'exil forcé ou volontaire, le marginalisme choisi ou subi, la précarité est souvent de nature psychique et affective, matérielle aussi. Elle définit la situation et non la personne : certains avaient des situations confortables, des diplômes et des professions respectées, une famille et une belle maison… Certains ont fui la guerre ou la torture, ont échappé à la mort. D'autres ont vu leur vie basculer suite à une maladie, une séparation, un deuil, une perte d'emploi. Tous tentent de se reconstruire… » Il est important de tendre la main à ces personnes. « Demain ce peut être nous » dit Alexandra Belin, la gérante du Grand Café à Moulins qui emploie un jeune afghan.

Et si nous modifions notre accueil ? Celui adapté à des personnes qui vivent une terrible Aventure, les héros des temps modernes.

Osons la rencontre !

La rencontre, toutes les personnes qui sont présentées ici et ont accepté de témoigner l'ont osée : jeunes migrants ou français en apprentissage, employeurs, éducateurs, femmes victimes de violences conjugales en France, de mariage forcé en Macédoine, personnes surdiplômées ou analphabètes…

Véronique Cloitre,
Auteure-photographe humaniste, formatrice en insertion et coach
www.veroniquecloitre.com

Mon regard a changé sur les migrants lorsque j'ai rencontré Demba…

Une insertion réussie c'est le fruit d'un travail de collaboration avec les collègues des autres services et les partenaires extérieurs.

L'insertion c'est bien sûr entrer dans la vie active après avoir réglé beaucoup de problèmes y compris ceux de nature psychologique.

Ma motivation je la trouve dans un Bonjour, un sourire.
Cela donne du sens à mon travail.

Pour réussir notre insertion, le plus important c'est l'envie.

L'insertion ce n'est pas compliqué si l'on est respectueux.

Je veux dire à mes enfants que je suis en vie !

La France est un pays libre ! Ici on pense et on parle comme on veut ; les hommes et les femmes sont égaux. Ma patronne est une femme, Au début j'ai trouvé étrange que les femmes s'expriment aussi facilement car chez moi elles ne peuvent pas parler. C'est vraiment bien ! La Fraternité je sais aussi qu'elle existe en France. Il n'y a pas d'afghans, pas de français, simplement des frères ! J'ai des amis français maintenant…

Une insertion réussie c'est ne plus avoir besoin de béquilles !

Lorsque j'ai été autorisé à garder ma chienne avec moi, j'étais rassuré. Cela m'a enlevé du stress.
Sinon je retournais à la rue avec elle.

L'insertion ? C'est l'exemple de Fernando qui vient tous les soirs devant la fenêtre du CHRS prendre son morceau de pain et discuter avec les résidents. Communiquer c'est de l'insertion.

Ce sont des tout petits pas : même l'obtention d'une carte Vitale et une réussite.

Oui je suis black mais dans mon sang il y a écrit : Demba et je sais que je suis honnête et ne ferai le mal pour rien au monde

Je n'ai plus peur. Ici j'oublie la guerre !

15 juin 2015 : je n'oublierai jamais ce jour ! Je suis accueillie au CHRS

Je crois en la Paix, demain sera un monde de Paix !

Il est important de tendre la main à des personnes auxquelles on ne pense pas forcément et pour lesquelles la Vie est dure ! Demain, ce peut être nous…

Le joli mot que j'aime dire en français c'est « Oui » !

Il faut participer à la vie de la commune, c'est ainsi que l'on fait l'apprentissage de la langue et des mœurs.

Personne ne naît avec un mode d'emploi ! On le saurait…

L'insertion c'est s'adapter en étant compétent bien sûr mais aussi meilleur que les autres pour s'en sortir. C'est beaucoup de pression finalement.

Aboubacar m'a fait évoluer également. Je m'interroge aussi : comment un gamin de 15 ans quitte sa famille ? Sa maman pleurait de fierté lorsqu'il lui a montré son contrat d'apprentissage par internet. Ils sont dans la survie et pour nous il s'agit de leçon de vie.

J'aime beaucoup le mot « insertion » car il signifie pour moi : j'ai envie d'aimer la France.

Mon conseil pour ceux qui vivent l'exil c'est de rester courageux malgré toutes les difficultés en faisant l'effort de se projeter. Cela aide à avancer.

> Famille Mahmoud-Ahmad
> Pays d'origine : **Syrie**
> Arrivée en France en juillet 2017
> Accueillie par la commune du Mayet-de-Montagne et pris en charge par l'équipe SUNRIS de Viltaïs

Photo *(de gauche à droite)* : **Mohammad, Raafat, Sahar, Siddra et Ahmad**

Famille Mahmoud-Ahmad

« Je n'ai plus peur. Ici j'oublie la guerre ! »

Sahar et arrivée en France il y a un an avec ses quatre enfants, après avoir fui la Syrie. Un exil de quatre longues années en Jordanie qui a éprouvé toute la famille. Aujourd'hui, ils vivent dans un appartement que leur loue Allier Habitat au Mayet-de-Montagne, en montagne bourbonnaise. La commune a finalement accepté d'accueillir quatre familles syriennes après un vote au Conseil municipal de 11 voix pour et 7 contre. Une famille en survie, un vote pour les accueillir… Qu'en est-il une année après ?

Madame Mahmoud attend ma visite avec ses quatre enfants. Elle est souriante, un peu fébrile. Les enfants sont curieux. Raafat prend très au sérieux ce moment d'échange. Il veut parler. Nous nous installons autour d'une table dans une pièce dépourvue de superflu. Les murs sont nus. Seulement une table et un canapé. Les enfants sont présents et ne ratent rien de ce récit… parfois ils commentent timidement. C'est Raafat qui prend la parole. À 16 ans, il est devenu par la force des choses le chef de famille. Bienveillant avec tous, il traduit à sa maman Sahar les phrases qu'elle ne comprend pas. Il la laisse s'exprimer. Ce qu'elle fera de plus en plus, sa crainte de mal parler le français étant envolée dans

l'élan de tout ce qu'elle a à dire. *C'est important de s'exprimer et d'essayer de parler français,* répète-t-elle souvent.

Raafat parle de leur départ en Syrie et se souvient. *Mon père qui était policier a été emprisonné. Nous avions parfois un appel téléphonique. Il me demandait de prendre soin de maman et de mes frères et sœur. Il était inquiet pour maman car il disait qu'elle ne connaissait rien de la vie et qu'elle n'avait jamais été habituée à être seule pour tout gérer. Il insistait toujours pour que je puisse la sécuriser en répétant : attention aux dangers. J'avais alors 11 ans. Nous savons qu'il a essayé de s'enfuir, et qu'il a été attrapé. Ce sont des hommes qui étaient avec lui qui ont raconté cela. Nous sommes restés sans nouvelles de lui durant quatre longues années. Nous nous étions résignés à l'idée qu'il soit mort. Sahar acquiesce de la tête. Les enfants ne bronchent pas. Puis il y a quelques semaines nous avons eu des nouvelles par la famille. Il est en Turquie actuellement et essaye de nous rejoindre. Nous avons pu communiquer avec lui. Maman se démène ici pour le faire venir. Nous osons à peine y croire !*

> « Le premier jour fut terrible. Nous ne parlions pas le français. Maman pleurait sans cesse me demandant : je suis où ? »

Nous avons fui avec maman. Il avait promis de nous rejoindre… Les personnes de notre famille tombaient les unes après les autres. Un oncle est décédé avec ses trois enfants. Je me souviens du danger et de la faim. Nous ne pouvions aller à l'école car elles étaient bombardées. La dernière année, nous avons pu faire notre rentrée dans un établissement qui a été à nouveau bombardé quatre jours après. Sahar ajoute : et lorsque tu es sorti de l'appartement et que j'entendais les bombes. Raafat lui sourit : c'est vrai, les bombes sont tombées juste devant moi. Puis un jour nous nous sommes retrouvés sans logement, sans rien, mais en vie ! Une bombe a explosé le quatrième étage de notre immeuble, l'étage où nous habitions. Par chance, nous étions tous sortis. La petite Siddra (9 ans) me montre comment elle cachait ses oreilles pour ne pas avoir les tympans déchirés. Mohammad (13 ans) lui, ne parle pas. Il est triste. Ahmad (12 ans) a les yeux qui pétillent de malice et manifeste malgré tout de la joie.

Nous avons alors fui en Jordanie, mais la vie était difficile dans une sorte de camp pour réfugiés. Il n'y avait pas d'écoles pour nous. Ce qui est étrange, c'est que nous étions dans un pays arabe, on parlait la même langue et nous étions détestés, harcelés, victimes de violences. Des étrangers ! Maman a écrit à l'UNICEF pour essayer de nous trouver un pays d'accueil. Après des mois de démarches (nous sommes restés quatre longues années en Jordanie), notre dossier a été accepté et nous sommes arrivés en France.

Nous avons débarqué à l'aéroport d'Aulnat, un soir. Un représentant de Viltaïs était là. Il nous a conduits au Mayet de Montagne, dans cet appartement. Le premier jour fut terrible. Nous ne parlions pas le français. Maman pleurait sans cesse ne demandant : je suis où ? Nous les enfants on trouvait étrange cette petite ville. On ne voyait pas d'enfants. Il n'y avait personne dans les rues, pas de voitures, bizarrement pas de bruit. Le changement était énorme par rapport à la vie dans une capitale : nous venions de Damas et d'Amman. J'ai dit à maman : calme-toi, on verra demain ce qui se passe. Le lendemain est arrivée une habitante, Madame Dany, qui nous a accueillis chez elle. Nous sommes allés dans sa piscine. Nous parlions avec le traducteur « google ». Ensuite c'est Bernadette qui est venue nous voir. Depuis elle veille sur nous et nous accompagne pour toutes nos démarches. Nous avons ainsi appris à vivre en sécurité et avons pu intégrer l'école. Les gens du Mayet sont tous gentils avec nous. Ce qui était difficile pour moi c'est la langue. J'ai suivi les formations pour apprendre le français. Mes frères et sœur ont appris très vite. L'école en France c'est vraiment bien. J'ai des camarades. J'aimerais après mon bac travailler dans l'aéronautique. J'aime comprendre le fonctionnement des choses. (L'avion, sans doute symbole de leur liberté l'interpelle.) *Maman elle aussi est contente ici. Elle portait le voile depuis l'âge de 15 ans. Maintenant elle a 37 ans mais elle a décidé de ne porter qu'un foulard pour sortir. Mes amis se demandent même pourquoi elle met un foulard car ils disent qu'elle est belle, sans. Madame Mahmoud est à l'aise. Elle ajoute : c'est juste une question d'habitude… Puis ce foulard était un cadeau de mon mari. Elle rit et raconte : Madame Bernadette nous a emmenés au Pal cet été. J'ai perdu mon foulard sur une attraction tellement c'était rapide ! Nous avons tous beaucoup ri !*

Raafat reprend : *par contre Siddra fera comme elle veut pour le voile. Papa a dit lors de ses derniers appels : Ta sœur choisira de porter le voile ou non. C'est elle qui décidera.* Je demande à Siddra ce qu'elle en pense. Elle ne sait pas vraiment. C'est trop tôt. Elle profite d'avoir la parole pour m'expliquer ses vacances chez une copine, Fiora : elle a même vu des ânes et des chevaux. Mais elle avait un peu peur de les approcher.

Sahar poursuit : ***j'ai commencé la formation pour apprendre le français (FLE) : c'est bien.*** *Nous parlons beaucoup avec des sujets très pratiques, nous faisons des simulations comme si nous étions dans une boutique ou chez le médecin. Cela me plaît. Ensuite lorsque je parlerai bien, j'aimerais travailler au SSIAD de la commune pour les personnes handicapées.*

L'insertion*, c'est un mot compliqué mais je pense que c'est oser parler français, car ensuite tout se passe bien, les enfants s'adaptent, nous vivons bien. Viltaïs nous aide beaucoup pour gérer les papiers, l'argent. Merci pour tout.*

Mon message : *La France c'est une chance ! Je ne pleure plus, je n'ai plus peur, j'ai confiance, je crois en moi. Il n'y a pas de racisme. J'oublie la guerre et la Jordanie. Et un jour, je veux entendre les gens dire que Raafat est un bon garçon, qu'il soit apprécié. Il le mérite.*

(Langue arabe)

Raafat est capitaine de l'équipe de foot du Mayet. Il aurait aimé jouer à Clermont, mais l'entraîneur a su le convaincre de rester. Puis Sahar est encore frileuse pour le laisser partir en internat à Clermont. Ce qui n'empêche pas Raafat de rêver qu'il sera un grand joueur. Puis, il construira une maison dès qu'il travaillera pour pouvoir y loger toute sa famille. *C'était le rêve de papa. Je le ferai pour lui.*
Ahmad aimerait être architecte.
Seul Mohammad ne nous dira pas ce à quoi il rêve.
Puis, avant que je parte, Siddra et Ahmad me glissent dans l'oreille : *Nous, on veut que papa vienne ici en France. On veut le voir !*

Deux femmes, **Bernadette et Sahar**, liées par une profonde amitié.

Bernadette Renaut habite le Mayet. Cette femme humaniste très engagée, agit bénévolement pour aider cet autre dans la précarité, qu'elle soit financière ou affective. Elle a entendu que des familles syriennes sont arrivées dans sa commune. Naturellement, elle est allée frapper à leurs portes pour les saluer. Des liens se sont créés.

Puis, le 1er janvier elle n'a pas hésité à inviter Sahar et ses enfants à sa table. ***J'ai toujours en tête, le fait que l'étrangère dans un autre pays qui ne connaît ni les « us et coutumes » ni l'alphabet, ce peut être moi… Et puis j'ai tout de suite trouvé Sahar formidable !*** *En milieu rural, il n'y a pas forcément d'ouverture. Le fait que les enfants aillent à l'école et participent à différentes activités extrascolaires a été extrêmement positif pour leur intégration à tous. Il faut participer à la vie de la commune et c'est ainsi que l'on fait l'apprentissage de la langue et des mœurs. Nous en parlions dernièrement au jardin public. Sahar me disait : « Il y a un an, je pleurais sur mon banc, seule. Aujourd'hui, tes amies me parlent. J'ai toujours une personne qui me sourit ou échange avec moi ». Elle se sent protégée au village maintenant. Nous passons beaucoup de temps ensemble et* ***je suis présente pour les accompagner dans leurs démarches****, pour des problèmes de mobilité mais aussi de bonne compréhension. J'ai pu faire inscrire Raafat au lycée à Vichy en classe de seconde malgré son retard à l'écrit, car je connaissais la principale. Je le pousse aussi car comme les garçons de son âge il n'est pas toujours courageux. Je sers aussi de « médiatrice » si l'on peut dire. Il me dit : « Fais comprendre à maman que je travaille » ! Ce matin, c'est Ahmad que j'ai accompagné chez le pédopsychiatre car sa maman est actuellement en formation. Les démarches administratives auprès du consulat pour le regroupement familial nous occupent aussi. Il a fallu prouver que Monsieur Mahmoud est bien le mari de Sahar et lui faire passer les papiers d'état civil, grâce à un membre de la famille resté en Syrie qui a pu se les procurer. La prochaine étape si tout va bien, sera l'arrivée et l'intégration de cet homme…*

> « Il faut participer à la vie de la commune et c'est ainsi que l'on fait l'apprentissage de la langue et des mœurs. »

itinéraire

- Kevin Giboux : **24 ans**
- Pays d'origine : **France**

- Arrivé à 18 ans sur Moulins, sans pied à terre, sans formation validée ni diplôme en poche, après une rupture familiale
- Admis en formation Pôle Mobilisation Insertion à Viltaïs, résidence @nima
- En 2015, après avoir obtenu un CAP mosaïste-carreleur, il obtient le prix du meilleur apprenti d'Allier et d'Auvergne
- Salarié en CDI dans l'entreprise Naudot
- En couple, papa depuis deux mois, installé dans une maison : une vie « normale » qui débute !

Kevin Giboux

> « Pour réussir notre insertion, le plus important c'est l'envie. »

Kévin Giboux a 18 ans lorsqu'il arrive du sud de la France. Il vit une situation personnelle compliquée suite à une rupture familiale et ne sait où dormir. Il a commencé une formation en maçonnerie qu'il n'a pu terminer. Il repart donc de zéro. Le jeune garçon a pu intégrer la formation Pôle Mobilisation Insertion proposée par Viltaïs et dans le cadre de cette insertion socioprofessionnelle, bénéficier d'un logement à la résidence @nima.
Je me souviens de ces moments. Le plus dur était d'accepter l'accompagnement. Quand on rêve d'autonomie avant tout et que l'on est par nature solitaire, c'est compliqué. Mais c'était un passage obligé. Si on ne s'ouvre pas et si on ne manifeste pas d'envie de notre côté, rien ne se passe. Si au contraire on accepte les règles, on peut s'en sortir. Pour ma part, j'ai rapidement trouvé un contrat d'apprentissage de deux ans pour obtenir un CAP de mosaïste-carreleur. Puis le diplôme en poche, j'ai voulu participer au concours du meilleur apprenti d'Allier, puis d'Auvergne. J'ai obtenu les premiers prix avec l'excellence. Cela m'a donné vraiment confiance. J'ai alors

poursuivi avec un CAP de plâtrier peintre, puis un BAC Pro. J'ai travaillé dans plusieurs entreprises et depuis février 2018, date à laquelle j'ai été embauché pour un dépannage d'un mois, je suis dans l'entreprise de Serge Naudot. Ce dernier a apprécié mon travail et mon autonomie sur les chantiers. Je suis resté avec des CDD, mais le mois prochain je signe un CDI. Ce contrat va marquer la fin de ma quête professionnelle : je rêvais de stabilité, je l'ai trouvé. Et surtout je suis reconnu dans mon travail. Au niveau personnel, j'ai encore des choses à accomplir, mais je me sens bien aujourd'hui : je suis papa depuis deux mois et avec ma compagne nous vivons dans une maison.

Je suis fier d'en être arrivé là. Lorsque je vois des anciens de la formation qui sont encore sans salaire, sans domicile et qui vivent chez les copains, cela me rend triste mais je pense aussi que ce qui fait la différence entre nous, c'est l'envie d'avancer, d'être indépendant afin de ne rien devoir à personne. Mon conseil pour les jeunes qui arrivent démunis de tout, c'est de croire en eux en donnant le meilleur. Mais ce n'est surtout pas d'être attiré par l'aspect financier de la formation (nous percevons une petite somme tous les mois pour nous aider à accéder à l'autonomie) car si on ne se motive pas, on se plante.

Le mot insertion ne me correspond pas, je préfère réinsertion. Pour moi c'est accepter d'être accompagné, d'être guidé, en faisant des efforts pour s'ouvrir aux autres et surtout avoir l'envie. J'ai gardé des liens avec ma formatrice Candice Liegard, puis aussi avec Carine Prel de l'atelier où j'aimais aller réparer les vieux vélos. Je leur donne des nouvelles régulièrement où je passe à la résidence en prendre.

Mon joli mot… s'interroge Kevin ?
Je dirai le mot ENVIE !

Dans le mot envie, il y a être EN VIE… Sans aucun doute, c'est ce désir de vivre intensément qui motive Kévin et lui donne cet air posé d'un grand sage qui a déjà tellement vécu !

Candice Liegard est la coordinatrice du Pôle Mobilisation Insertion. Depuis 2013 elle a accompagné de nombreux jeunes au sein de cette formation. Elle se souvient de Kévin à son arrivée en 2014 : *C'était un jeune homme à part. Il s'était construit seul, avait de l'assurance et savait ce qu'il voulait. Il fallait bien peser ses mots avant de lui donner un conseil ou lui faire une remarque. Je ne l'ai jamais jugé et une relation de confiance s'est instaurée. L'accompagnement, c'est une collaboration : si le jeune n'a pas envie, rien ne se passe. Alors forcément des liens se créent. Lorsque Kevin a été récompensé pour son travail, j'étais fière bien sûr mais cela me motive aussi : il y a du potentiel en chacun d'eux et nous ne devons pas passer à côté et eux, encore moins.* ***Quand je vois Kevin aujourd'hui, mon travail prend tout son sens.*** *Le jour où il s'est garé à côté de moi pour me dire bonjour, j'ai été agréablement surprise. Il avait le permis et une voiture, fruit mérité de son travail et de ses efforts.*

> « Kevin, c'était une personnalité à part ! Je ne l'ai jamais jugé et une relation de confiance s'est instaurée… L'accompagnement c'est une collaboration, il faut que l'autre ait envie d'avancer. »

se reconstruire loin des siens et de ses racines

> Juma Ahmadzai : **26 ans**
> Pays d'origine : **Afghanistan**

> Pris en charge par le CAO de Varennes-sur-Allier en 2017, puis le CHRS de Moulins depuis le 28 mai 2018

Juma Ahmadzai

« J'aime beaucoup le mot « insertion » car il signifie pour moi : j'ai envie d'aimer la France. »

Juma a fui la guerre, les bombes et les talibans. Son périple a duré plus d'un an, une année de survie avec une seule idée en tête : arriver en France au pays des droits de l'homme. Il a dû passer par l'Iran, la Turquie, la Bulgarie, la Serbie, la Hongrie, l'Autriche et l'Allemagne avant d'arriver en France dans un camp de réfugiés à Paris en mars 2017. Il a ensuite été pris en charge par le CAO de Varennes qui l'a accompagné dans ses démarches pour obtenir le statut de réfugié. Aujourd'hui il est en sécurité, loge au CHRS de Moulins et apprend le français avec cet objectif : s'insérer.

Je suis allé à l'école jusqu'à 17 ans mais c'est compliqué de suivre sa scolarité dans un pays en guerre. Je me souviens du jour où les talibans sont arrivés : l'école, c'était terminé ! Nous étions menacés par les bombes, les brigands, la police, les talibans. Je vivais dans un état de torpeur permanent avec des migraines terribles. Je réfléchissais sans cesse à ce qui se passait sans rien comprendre, sans avoir de réponse. J'aurais pu devenir fou. Alors dans ces conditions on a du mal à imaginer un pays où l'on vit en sécurité, où les enfants peuvent

aller à l'école, les gens sortir dans la rue sans répression, un pays où l'on est libre. La France est ce pays. J'ai quitté ma maman et mes frères et sœur avec cet unique objectif : vivre et ensuite, vivre en paix. Pendant un an j'ai fui, confronté à d'autres violences, d'autres peurs. Il m'a fallu beaucoup de force. Et aujourd'hui je suis en France. Mais tout reste encore compliqué. Le principal obstacle pour bien s'intégrer c'est la langue qui est difficile. Parfois aussi les insultes nous blessent comme : « dégage car tu n'es pas français ! » Puis il y a l'isolement. Ma famille me manque et je leur manque : j'entends encore les rires, les blagues entre nous. Ici je suis seul. Mais je suis confiant et je m'accroche. Je prends des cours de français et je fais des petits boulots. J'ai même été ouvrier agricole. Demain je parlerai bien et j'aurais un contrat de travail. J'aimerais travailler en boulangerie, en restauration ou pourquoi pas dans la menuiserie. En fait je suis curieux de tout. Ma mère était une femme éduquée et elle nous a enseigné l'ouverture et la curiosité.

Quel est le mot de la langue française que tu aimes particulièrement ? *J'aime beaucoup le mot insertion car il signifie pour moi : j'ai envie d'aimer la France.*

***Mon rêve** serait d'avoir un travail, un logement, le permis et de reprendre le sport. J'ai longtemps pratiqué la boxe. En décembre je vais pouvoir suivre un cours. La boxe c'est comprendre l'autre et anticiper, sans jamais blesser. Je trouve cela vraiment intéressant de fonctionner ainsi.*

Juma est souriant, loquace, il veut m'expliquer… Il se souvient des bons moments et tente d'oublier l'horreur. Ensemble nous construisons son affirmation : *J'accepte que ce soit difficile aujourd'hui mais je crois que demain sera meilleur. J'aurais une famille, un travail, une maison. Des Choses simples mais essentielles pour me sentir bien.*

***Mon message :** Merci à tout le monde car vous m'avez parlé comme à un enfant, doucement et ainsi j'ai pu apprendre et comprendre le français. Je remercie aussi pour mes papiers.*

Manana, me fait-il répéter amusé. Mais que signifie Manana ? *Merci ! Merci à la France.*

(Dialecte Pachto)

itinéraire

> Lamina Diabira : **20 ans**
> Pays d'origine : **Mali**

> Pris en charge par le foyer de l'enfance, puis le foyer le Tremplin à Moulins
> Accueilli au CHRS de Moulins en août 2017
> CAP Peintre obtenu avec les Félicitations
> CAP Plaquiste en cours (alternance avec l'école du bâtiment de Bellerive et l'entreprise FAVIER Thierry)
> Titre de séjour d'un an obtenu en novembre 2018 ainsi que l'autorisation de travail.

Lamina Diabira

> « Le petit berger rêvait de quitter la misère… il ignorait encore qu'un jour il irait à l'école et serait diplômé… »

Lamina Diabira est arrivé en France après avoir quitté le Mali. Le jeune garçon décidé à surmonter les obstacles a obtenu le CAP de peintre en candidat libre, faute d'avoir trouvé un maître de stage. Et sans grande surprise pour ceux qui l'accompagnent, il l'a obtenu avec les « Félicitations » ainsi que des mentions particulièrement élogieuses comme « En mathématiques, Lamina a frôlé la perfection » ou « Sérieux et motivé comme à son habitude ». Belle revanche pour le petit berger qui a dû quitter l'école à 12 ans pour s'occuper des chèvres et des moutons de son père décédé. Mais l'enfant devenu subitement responsable de sa mère et de lui-même n'a cessé de rêver. Il rêvait au jour où il irait en France pour quitter la misère et une situation difficile (selon la tradition, sa mère a été contrainte de se remarier avec son oncle, et ce dernier était violent avec Lamina). *C'était rentré dans ma tête : ton avenir est dans un pays francophone où tu pourras bien t'intégrer. Je suis parti seul.*

C'était très dur mais j'ai eu de la chance. J'ai parcouru la Lybie, le désert algérien… puis il y a eu la traversée en mer pour accoster en Italie : mes compagnons de galères et moi étions tous en vie, par miracle ! Ensuite il y a eu l'arrivée en France où j'ai été bien accueilli : c'était un honneur pour moi. Tous ces mois ont été une grande leçon de vie sur le comportement de l'humain. Petit, je m'énervais facilement. Aujourd'hui je laisse passer, car l'important c'est d'être en vie. Ma mère m'a demandé de ne pas oublier la famille et le pays. Je n'oublie pas !

Thierry Favier, *à gauche* (son maître d'apprentissage) et son équipe.

> « Ce qui change beaucoup ici, ce sont les libertés. Les enfants ont le droit de s'exprimer. Chez nous, on n'écoute pas l'avis des enfants. »

Le mot **insertion** ? *Au début j'avais du mal à le prononcer… Aujourd'hui je parle mieux et je pense m'insérer. Ce n'est pas compliqué en fait, si l'on est respectueux.*

Mon message : *La vie n'est pas facile ; on rencontre beaucoup de difficultés, mais il est important d'aller au bout de ses rêves, et d'en avoir ! Je sais pour ma part que la souffrance n'est pas terminée, mais j'essaye de ne pas me prendre la tête et je me répète : crois ! Je crois en moi à 100 % et je suis plutôt fier de moi, je n'ai pas honte de ma couleur de peau ni de mes origines. Essayez d'être à notre place, un instant… nous sommes tous des humains et nous devons nous respecter. La plus grande loi de l'humanité c'est l'égalité : oui nous sommes tous égaux !*

Mon rêve serait d'obtenir un jour la nationalité française, d'avoir un travail, une famille et d'être bien intégré.

Nous sommes en août 2018. Lamina est menacé d'expulsion car son titre de séjour d'étudiant n'est plus valide depuis mai 2018. Il doit trouver rapidement un maître de stage ou signer un CDD ou encore avoir une promesse d'embauche. Il essaye de rester positif et continue d'y croire ! Il aimerait en fait continuer à se former dans le bâtiment… Thierry Favier, sensibilisé à l'histoire de Lamina, n'a pas hésité à lui signer un contrat d'apprentissage. Quelques mois plus tard, beaucoup de démarches administratives et de patience en plus, le titre de séjour pour une durée d'un an a enfin été délivré ainsi que l'autorisation de travail lui permettant d'intégrer l'équipe de l'entreprise Favier. Lamina a également fait sa rentrée à l'école du bâtiment de Bellerive.

Nawari, Merci est le joli mot de la langue française qu'aime dire Lamina. Avec un large sourire, il remercie toute l'équipe de l'entreprise Favier en disant : « *Je me sens bien* ».

Pour ses collègues, Lamina est là pour la même raison qu'eux : « *Avancer et gagner sa vie ! Ce qui compte, c'est d'être travailleur, respectueux et réglo avec les horaires* ». Puis comme le souligne l'un d'eux, « *Dans le bâtiment nous sommes habitués au métissage… Dans notre équipe, il y a déjà un sicilien et deux Portugais, maintenant un Malien. On s'entend bien et on s'entraide* ».
Thierry Favier, quant à lui, fait confiance à Lamina pour s'intégrer dans l'entreprise, car dit-il « *Souvent les étrangers sont à 200 %, ils se donnent plus ! Mon rôle est de lui transmettre un savoir-faire (comme d'ailleurs à toute mon équipe) et ce qui compte c'est qu'il soit travailleur et curieux d'apprendre* ».

Lamina sourit en écoutant ses collègues.
Et toi Lamina tu as des choses à ajouter ? *Oui j'ai un nouvel objectif : celui d'avoir un appartement pour plus d'autonomie.* Puis un collègue lui souffle : « *Et tu prends des leçons pour le permis !* » *Oui c'est vrai. Je vais bientôt passer le code…*

La maman du petit berger peut être fière de lui car elle sait aujourd'hui que son sacrifice de mère n'est pas vain.

(Dialecte Soninké)

après l'exil

> Helena Rusidov : **33 ans**
> Pays d'origine : **Macédoine**

> Arrivée en France en 2011, vendue par sa mère à un homme handicapé et violent
> Prise en charge par le Centre d'hébergement de Vichy, puis le foyer des Chartreux à Moulins, et en 2012 par le CHRS de Moulins
> Autonome depuis 2018, avec un logement

Helena Rusidov

« Je veux dire à mes enfants que je suis en vie ! »

Helena Rusidov est la dernière d'une famille macédonienne très pauvre. Elle n'est jamais allée à l'école. Très jeune, elle épouse l'homme qu'elle aime. Ils sont amoureux et ont deux enfants, un garçon et une fille. Ils vivent « heureux » pendant 8 ans. Mais le conte de fées s'arrête là. Son mari la quitte et ils divorcent. Elle se retrouve seule avec ses deux enfants et ne pouvant les nourrir est contrainte de demander de l'aide à ses parents. C'est très difficile et l'on ne mange pas tous les jours à sa faim. Alors, parfois les enfants voient leur père, le temps d'un week-end, cela soulage la famille financièrement. Jusqu'à ce que le drame se dessine : son ex-mari rejoint la Belgique pour épouser une femme, obtenant ainsi la régularisation de ses papiers. Un « mariage blanc » en quelque sorte. **Il décide alors de kidnapper les enfants. Cela fait douze ans. Douze années qu'Helena n'a pas revu ses enfants : *on leur dit que je suis morte mais je veux qu'ils sachent que je suis en vie !*** Helena est alors dans une détresse absolue et est une charge pour sa famille, une bouche à nourrir. Sa mère décide de la vendre via des réseaux sur le Net à un homme européen, afin qu'elle puisse refaire sa vie. Seulement voilà, Helena est « jetée » plusieurs fois, par des hommes qui profitent d'elle sexuellement avant de s'en débarrasser. **Ma mère me**

vendait pour 1 000 euros, dit-elle attristée. *C'est de la prostitution !* Pour cette même somme elle est vendue une ultime fois à un Kosovar qui vit à Vichy avec sa mère. *Un homme avec les jambes cassées, malade, violent. Je deviens leur esclave et suis enfermée sous surveillance jour et nuit. Je pleure sans cesse et je suis rouée de coups. Enceinte de trois mois, grossesse issue des viols subis en permanence, je me suis retrouvée les membres tuméfiés et je vomissais sans cesse. J'ai eu peur. J'ai appelé le 115 et j'ai été prise en charge aux urgences. Mais c'est un autre cauchemar qui commence : mon « mari »* (il n'y a pas de mariage officiel) *est averti et vient me chercher dans le service. Ils m'ont laissé partir… Les violences ont alors redoublé. Il m'a attachée sur une chaise et fouettée avec une ceinture. Un jour, il est parti en week-end avec sa famille et m'a laissée sous la surveillance de sa mère. J'ai attendu qu'elle s'endorme et je me suis enfuie en pleine nuit. La police s'est occupée de moi et ils ont vu mes marques. J'ai alors été mise en sécurité dans un foyer à Vichy puis à Moulins. C'était un foyer qui accueille les mères et leurs enfants. Mais j'étais terrorisée car il savait où j'étais et menaçais de me tuer. J'ai perdu l'enfant…* ***C'est alors que je suis arrivée au CHRS de Moulins. Là, j'ai réappris à sourire, à vivre.*** *J'étais bien. Je faisais beaucoup de choses, du ménage… du repassage. On participait aux tâches ménagères. J'y suis restée 5 ans. J'ai rencontré au foyer un homme dont je suis toujours amoureuse. J'attendais son enfant. Nous achetions à Emmaüs des petits vêtements pour notre bébé. Mais malheureusement mon compagnon est devenu violent. Moi j'étais très faible. J'ai perdu l'enfant dans les toilettes. Le fœtus avait 5 mois. Je ne comprenais pas ce que c'était. Une éducatrice est venue et m'a expliqué que c'était mon bébé et qu'il était mort. J'ai hurlé et je crois que je me suis arrêtée de vivre pendant des mois. Mon amoureux a quitté Moulins. Il est aujourd'hui marié et a un enfant ; il travaille. Ce matin il m'a appelé pour mon anniversaire. Il m'appelle souvent. Il veut que je prenne soin de moi, il est inquiet.* ***Maintenant j'ai un titre de séjour et je vis dans un appartement. J'apprends à être autonome.*** *Mais le foyer me manque car dans mon studio je me sens seule. Plus personne pour boire le café. J'ai besoin de rire. J'ai travaillé aussi pendant plusieurs mois. Mais c'était très dur ! J'ai craqué… J'attends une réponse dans les prochains jours pour un autre travail. Je dois être forte et me stabiliser. C'est encore un grand défi pour moi !*

> « Maintenant j'ai un titre de séjour et je vis dans un appartement. J'apprends à être autonome. »

Insertion ? *Ce mot me rend triste. Je vois tellement de personnes qui me demandent :* « Alors Helena, tu as tes papiers ? » *Et qui eux, n'en ont pas. Cela me fait mal au cœur car c'est terrible la vie d'un exilé. J'ai vu aussi des gens dormir dehors. Être à l'abri, c'est tellement important.*

Mon message : *Je dirai à ceux qui arrivent après avoir tout perdu ou tout laissé, de rester fort et d'être courageux car au début tu ne te sens pas exister, mais tu apprends à te calmer, à ne plus avoir peur. Tu es accompagnée pour tes démarches pour les papiers : tu n'es plus seule.*

Mon affirmation ? *Force-toi ! Apprends à vivre seule et aime ton autonomie !*

Le joli mot de la langue française ? *Je trouve tous les mots jolis et j'essaye de bien parler. Lorsque parfois je m'énerve, je me reprends vite en pensant : non, celui-là n'est pas un joli mot ! Tu dois respecter la langue française. Mais s'il y a un mot que j'aime répéter c'est* ***« À bientôt ! »*** *Je ne sais pas l'écrire en macédonien car je suis analphabète mais j'ai appris à l'écrire en français.*

Helena se confie, rit et parle ! *J'aime tellement parler*, dit-elle. Elle ajoute : *aujourd'hui j'ai pardonné à ma mère. J'ai pardonné à Boris. J'aimerais rencontrer quelqu'un qui m'aime pour moi et avec qui je pourrai peut-être avoir un enfant. J'aimerais tellement avoir un bébé.* Helena me tend alors son portable et me montre la photo d'un petit garçon en me disant : *il est magnifique, c'est mon fils. Je l'ai trouvé enfin sur FB. J'ai pu lui écrire sur Messenger :* ***« je suis en vie »*** *mais son père a vu le message et m'a bloquée.* Puis elle me montre la photo de sa fille et ajoute : *tu as vu, elle me ressemble.* Helena devient grave : *je vais aller en Belgique avec une amie qui va m'accompagner. Je veux juste les voir une seule fois, leur dire que je suis vivante et je repartirai. Mais j'ai besoin de cela…*

Puis Helena m'embrasse et me dit en riant : **« *À bientôt ?* ».**
Oui Helena, à bientôt !

chemins croisés

> Mélanie Coupet
> Coordinatrice au CHRS

Mélanie Coupet

« Il est nécessaire de préserver l'autonomie de chacun et lorsqu'il s'agit d'un groupe l'auto-gestion. »

Mélanie Coupet après deux années passées en maison d'accueil spécialisée, comme monitrice-éducatrice, entre au CHRS de Moulins en 2007 en travaillant à « l'abri de nuit ». Puis elle suit en cours d'emploi, la formation d'éducateur spécialisé. Elle est aujourd'hui **coordinatrice au CHRS**. Mélanie revient pour nous sur toutes ces années, ses rencontres incroyables et nous parle de son métier avec un regard parfois étonnant.

Le regard des autres *m'a toujours dérangé. Mon grand-père était en fauteuil et petite je sentais déjà cette différence gênante et dérangeante. En travaillant au service de cet autre exclu, isolé et cabossé par la vie, j'ai eu le déclic. J'étais à ma place ! Ensuite, avec l'expérience j'ai appris à adapter ma pratique à chaque situation. J'interviens quand il faut mais je suis toujours présente.* ***Il est nécessaire de préserver l'autonomie de chacun et lorsqu'il s'agit d'un groupe l'auto-gestion*** *: apprendre à laisser faire, ne pas intervenir dès qu'il y a des tensions. Par contre, je ne déroge pas au respect des autres. Il m'est arrivé lors d'une bagarre de leur ouvrir la porte de l'établissement afin qu'ils poursuivent à l'extérieur. Le soir au CHRS, ils sont jusqu'à 50 bénéficiaires, il est donc nécessaire qu'ils gèrent leurs histoires.*

Pour s'apprécier, il n'y a pas besoin de raconter sa vie. Gaëtan est discret. Je ne le suis pas : cela fait la balance ! s'exclame Mélanie.

> « Parfois il m'arrive d'assouplir les règles pour une meilleure adaptation. »

Un bon accompagnement *se fait dans le respect mutuel. La confiance nécessite des engagements, des preuves. Lorsque les résidents se confient à moi, ils savent que l'aspect confidentiel est préservé.*

Parfois il m'arrive d'assouplir les règles pour une meilleure adaptation. *Je pense à Gaëtan qui n'avait plus de solution pour garder son chien. Il refusait de s'en séparer, alors nous l'avons accepté au CHRS car je sais que pour que Gaëtan aille mieux et se reconstruise, la présence de Bella est vitale.*

Des rencontres m'ont marquée. *Je pense notamment à Pascal. Il était SDF et dormait vers la gare. Il venait parfois au centre et souvent il me disait : « Ma Gueule (il me surnommait ainsi), je ne reste pas ce soir, j'ai mon ciel et mes étoiles ». Il s'excusait de ne pas rester. Il faisait tout dans l'excès : dans son thé, il mettait trois sachets. Toxico, il avait perdu sa petite amie d'une overdose. Depuis il enchaînait les tentatives de suicide. Il s'est même jeté sous un train, mais la mort ne voulait pas de lui. Jusqu'à ce jour où il s'est étouffé avec un morceau de pain, car il n'avait plus de dents. C'est bizarre la vie, la mort. Cela nous échappe. Le jour de son enterrement, je suis allée rejoindre au cimetière des indigents les quelques personnes qui souhaitaient lui dire au revoir. Il y avait là le chef de gare qui pleurait. J'ai lu le petit texte que j'avais préparé pour lui rendre hommage. Oui, Pascal c'était un sacré bonhomme !*

Mes difficultés *sont d'ordre administratif. J'ai fait ce métier pour être en contact avec les personnes et aujourd'hui l'administratif nous prend énormément de temps. Pour dépasser cela et ne plus me rendre malade, je privilégie les moments avec mes résidents : la paperasse attend !*

L'insertion ? *C'est l'exemple de Fernando qui vient tous les soirs devant la fenêtre du CHRS prendre son morceau de pain et discuter avec les résidents. Communiquer, c'est de l'insertion.*

Mon conseil *pour réussir son insertion, c'est se faire confiance. La vérité, c'est la tienne et non celle de l'éducateur, ce dernier est juste un coup de pouce.*

> Gaëtan Lapleau **33 ans**
> Hébergé au CHRS depuis juillet 2018

Gaëtan Lapleau (33 ans) est hébergé au CHRS depuis juillet 2018 après avoir appelé le 115. *J'ai eu de la chance d'être accueilli ici. Dès qu'on a un souci on peut en parler et être accompagné pour nos démarches. C'est rassurant.* ***Mélanie est toujours disponible. Nous allons la voir lorsque nous avons besoin, quand nous sentons que c'est le bon moment pour parler. Par contre, vivre en collectivité nécessite de s'adapter.*** *Il y a des jours plus tendus, d'autant que je suis assez solitaire.*

Lorsque j'ai été autorisé à garder ma chienne avec moi, j'étais rassuré. Cela m'a enlevé du stress. Sinon, j'aurais dû retourner à la rue avec elle.

Aujourd'hui, ***mon objectif*** *est d'avoir un travail et un appartement afin de refaire ma vie tranquillement.* ***J'ai un bac +5*** *dans le domaine informatique. Je souhaiterais travailler dans la maintenance, mais on me rétorque souvent que je suis trop diplômé.*

L'insertion *c'est selon moi, l'aide, l'accompagnement sous différentes formes. Je suis allé avec le Team Moto de Viltaïs participer à une course. J'ai pu voir les coulisses. C'était la première fois. J'ai participé en tant que bénévole. C'est valorisant. Je me suis senti inséré.*

> « Mélanie est toujours disponible. Nous allons la voir lorsque nous avons besoin, quand nous sentons que c'est le bon moment pour parler. »

itinéraire

> Ève Fouquet : **49 ans**
> Accueillie par le Centre d'Hébergement d'Urgence de Moulins en 2013
> Pour réapprendre à vivre en sécurité
> Est retournée à l'école (E2C) en 2017
> Aujourd'hui elle se reconstruit et apprécie l'autonomie

Ève Fouquet

« Personne ne naît avec un mode d'emploi ! On le saurait… »

Ève travaille comme Agent d'entretien au Conseil départemental et dans des résidences après être retournée à l'école se former.

Ève LEBRE a 34 ans ou peut-être plus lorsqu'elle arrive au Centre d'Hébergement d'Urgence de la ville de Moulins. Elle ne se souvient pas vraiment. Mais ce qu'elle sait, c'est pourquoi elle a fui son foyer avec sa fille : des violences conjugales journalières et plus supportables.
Je suis restée chambre 108, au CHRS, de longs mois, le temps de me relever, de me reconstruire. Je ne me souviens pas de cette période car aujourd'hui je travaille pour oublier. Après avoir suivi un atelier mobilisation professionnelle à la Régie Moulins Sud, j'ai pu intégrer l'école de la deuxième chance en 2017 (E2C) et j'ai aimé toutes les missions (employée libre-service) qui m'ont été confiées. Je pense que j'ai donné satisfaction à mes maîtres de stage. Je suis sérieuse et travailleuse. À Monoprix, le chef m'a fait confiance et j'ai eu à gérer la chaîne du froid. Je sais que c'était une façon de reconnaître mon sérieux et ma motivation.

Ève me montre alors fièrement ses diplômes et son CV qui vient d'être refait. Elle a obtenu le PSC1 (certificat de compétences du citoyen en Sécurité Civile).
Il y a peu, j'ai vu un jeune homme

allongé à terre, il semblait inconscient. J'ai appelé les pompiers et ai pu les renseigner sur son état et l'aider à ventiler.

Ève est encore fragile. Elle vient de vivre une autre histoire où elle n'était pas respectée. Ses larmes sont mêlées de colères.
Mais cela n'arrivera plus : je ne veux plus saigner… Et puis, dit-elle en souriant : *Personne ne naît avec un mode d'emploi. Il faut juste ne pas refaire les mêmes erreurs et aller de l'avant. Puis aujourd'hui, j'ai mon travail. Alors quand je travaille je ne pense à rien d'autre. Et la colère me donne la force mais je préfère la mettre aujourd'hui dans des choses positives.*

Ève a obtenu le PSC1 *(certificat de compétences du citoyen en Sécurité Civile).*

Ève travaille aujourd'hui avec Partage et Travail comme agent de nettoyage dans des résidences et au Conseil Départemental. Elle a suivi la formation d'agent d'entretien des locaux. Elle aimerait pouvoir bénéficier d'un contrat fixe avec un nombre d'heures suffisant. Car elle a des projets : acheter une machine à laver le linge (qu'une collègue lui vend) alors elle doit économiser 150 euros. *Ainsi je ne perdrai plus du temps au Lavomatic. Puis je suis en train de repeindre un studio plus grand : j'ai déjà les clés. Je peins tout en blanc, car le blanc c'est lumineux. Peut-être qu'un jour je pourrai en avoir un plus grand pour recevoir mes enfants le week-end. Même s'ils sont grands et ont leur vie, je suis heureuse de les voir. Ce qui est important aussi c'est de reprendre le droit de parler, de m'exprimer, de rencontrer des personnes.*

Ce qui est difficile aujourd'hui ? *Le Lavomatique, c'est une perte de temps, et le manque de mobilité. Pour faire les courses ou lorsque je vais au travail à 5 heures du matin, il n'y a pas de bus. Je marche beaucoup… Mais je suis tellement heureuse de travailler.*

S'insérer, ce que cela signifie pour moi ? *Je pense que c'est s'insérer dans un choix comme un emploi, une formation. Malgré les difficultés, on avance et on se projette.*

Mon message : *Il faut aller de l'avant et donner le meilleur de soi ! Cela change la donne ! Et bien sûr la stabilité est nécessaire pour progresser.*

Mon affirmation : *Je me protège, je suis ma sécurité et donc je fais attention à moi.*

Le joli mot de la langue française ? *Sans hésitation, c'est le mot Amour. On nous tend la main dans les moments difficiles. Le foyer c'est de l'amour aussi. On ne dort pas dehors.*

regards du terrain par des professionnels

Pedro et Candice

Pedro Sanchez est Aide Médico-Psychologique. Il a commencé comme animateur de quartier dans la cité ouvrière de Fontbouillant à Montluçon, puis a été engagé comme gardien de nuit au CHRS en 1990 avant d'être animateur sportif. Il a ensuite travaillé dans différents services de Viltaïs.

Pedro n'aime ni les photos, ni les articles de presse (mauvaise expérience). Alors, il fait son « boulot anonymement ».
Il a toutefois accepté de partager son expérience car son « boulot » il l'aime.

Candice Liegard, après des études de psychologie, a souhaité travailler dans le secteur social. Elle a débuté comme surveillante de nuit au CHRS de Moulins en 2006 pour être aujourd'hui coordinatrice du PMI et intervenante sociale sur les services formation et éducation.

Tous deux ont aujourd'hui une solide expérience de l'accompagnement social. Ils témoignent ensemble.

> « Une insertion réussie, c'est le fruit d'un travail de collaboration avec les collègues des autres services et les partenaires extérieurs. » *Candice*

> « Ma motivation je la trouve dans un bonjour, un sourire. Cela donne du sens à mon travail. » *Candice*

Pédro : L'accompagnement *n'est pas le même selon la structure et le public car les besoins sont différents. Il est plus facile d'aider un jeune qu'une personne qui a 30 ans de rue. Si l'on met ce dernier dans un logement sans préparation, ce sera un échec. C'est pour cette raison que l'AVDL (Accompagnement Vers et Dans le Logement) a été mis en place. L'insertion et les moyens pour la réussir évoluent sans cesse en fonction des publics.*

Candice : *Pour moi, peu importe la personne, c'est l'analyse de sa situation et la nature de la demande qui sont importantes.* ***L'insertion d'une personne nécessite la mise en place d'un accompagnement global.*** *Si nous n'avons pas de solution on sait que d'autres services, un collègue, un partenaire en aura une. Il faut travailler en équipe, communiquer, faire le point ensemble.* ***Une insertion réussie, c'est le fruit d'un travail de collaboration.***

Pédro : *Il est vrai que nous devons nous entraider car nous travaillons actuellement dans un contexte difficile. Les jeunes sont déçus par le système et nous le renvoient. Cela, je ne l'accepte pas. Nous travaillons ensemble Candice et moi. Elle connaît tout sur l'insertion professionnelle, la formation et ses ficelles. Alors, je la fais intervenir. De même lorsque je sens qu'avec un jeune les rapports sont tendus ou bien qu'on n'avance pas, je la sollicite, car avec elle ça peut marcher.*

Candice : *Dans l'équipe éducative, nous sommes complémentaires et solidaires. Lorsque l'un de nous rencontre des difficultés par rapport à une situation, une personne, nous tentons ensemble de trouver des solutions. Concernant Pedro, c'est la figure paternelle de la résidence. Les jeunes le respectent mais comme dans toutes relations éducatives, il y a quelquefois des conflits et il n'hésite pas à intervenir.*

Pédro : *Oui, j'interviens souvent mais je n'ai jamais vu Candice avoir peur…*
Ce qui me motive *c'est lorsqu'un jeune mineur que l'on accueille (MNA mineur non accompagné) obtient son titre de séjour. Même si c'est 1/10 seulement, cela vaut la peine de se battre. C'est un gamin qui est tiré d'affaires, si bien sûr il se prend en charge et est volontaire. C'est aussi lorsqu'une personne que l'on a aidée revient vous voir et vous donne des nouvelles des années après. Je pense par exemple à ce jeune de 30 ans accueilli au CHRS. Il était bachelier et cumulait des petits boulots dans le secteur de la maçonnerie. Sous addiction liée à l'alcool, il a été envoyé à Tronget en cure de désintoxication. Je l'ai perdu de vue. Puis un jour, il m'a contacté de Nevers en me disant : j'ai envie de faire le même métier que toi. Je l'ai conseillé. Aujourd'hui il est aide médico-psychologique.*

Candice : *Ma motivation, je la trouve aussi auprès des résidents lorsqu'ils m'adressent un bonjour ou un sourire. Cela donne du sens à mon travail.*
Le beau mot de la langue française ? *C'est sans hésitation* **Sourire**.
Pédro : *Pour moi, c'est* **Respect**.

Candice

Pédro

« Une insertion réussie c'est ne plus avoir besoin de béquilles ! » *Rachel*

Rachel et Clara

Rachel Lesly (à gauche) et **Clara Momi** (à droite) interviennent toutes deux dans la vie quotidienne des résidents (@nima et MNA).
Nous sommes en charge de les accompagner au niveau du logement, de la santé, de l'alimentation, de la scolarité, du professionnel et des loisirs. C'est beaucoup de démarches tant administratives que sur le terrain. *Avec les jeunes Mineurs Non Accompagnés, nous devons faire l'accompagnement aux courses, les éduquer sur l'hygiène alimentaire, les usages en France, la monnaie et bien évidemment leur apprendre rapidement la langue (FLE) afin de devenir autonome… Tout est nouveau. Ils sont sans cadres au départ. Il est important de les aider à se reconstruire en posant justement ces cadres. Puis, bien sûr, il y a toutes les démarches en lien avec la préfecture pour l'obtention d'un titre de séjour et/ou une demande d'autorisation de travail. Nous devons dans un second temps les guider vers un apprentissage, une formation ou un emploi. Il n'y a pas de journée type. Nous devons être disponibles à tout moment. Et surtout les rassurer et créer un lien de confiance.*

Clara : *Les jeunes mineurs ont déjà bénéficié d'un passage au foyer de l'enfance, ils sont donc préparés, alors que pour ceux qui arrivent après un hébergement à l'hôtel (parfois sur plusieurs mois) c'est compliqué. Mais tous ont parcouru des milliers de kilomètres, en mode survie, seuls à décider pour eux-mêmes, et nous leur imposons des règles : il faut forcément un* ***temps d'adaptation***.

Rachel : *Je pense aux Afghans lorsqu'ils arrivent. Ils sont extrêmement durs, renfermés sur eux. Ils ont passé des mois dans des camions, des bateaux, ont vu des gens mourir, parcouru parfois huit pays et ils arrivent ici sans que rien ne se passe au niveau de leurs papiers. Ils ne comprennent pas et sont souvent impatients. Ils nous disent vous êtes « no good ». Quelques mois plus tard, ils sourient, nous font goûter des plats de leurs pays, nous parlent de leur*

« Ce sont des tout petits pas : même l'obtention d'une carte vitale est une réussite. »
Clara

culture. Souvent, ils nous identifient à leur famille et nous demandent conseil même pour avoir une petite amie. J'ai appris beaucoup avec eux.

Clara : *c'est important de s'intéresser à leur culture, car ils sentent ainsi que ce n'est pas notre intention de les couper de leurs racines. On échange sur leurs pratiques culturelles, on parle librement de tout. Notre plus gros problème est leur situation administrative, car nous mettons en place plein de choses mais nous ignorons l'après. Ce sont des tout petits pas : même l'obtention d'une carte Vitale est une réussite.*

> “Pour réussir son insertion, il ne faut pas se bloquer même si la situation administrative crée une pression énorme. Ils ont des embûches dans la tête : nous devons aussi gérer leur santé mentale.”

Clara souhaitait être infirmière, puis s'est finalement dirigée vers un BTS en Économie Sociale et Familiale. *Pour mon diplôme, j'ai effectué mon stage dans le secteur social à la résidence @nima. J'ai eu envie de continuer et aujourd'hui je sais que je ne me suis pas trompée. Puis nous avons été intégrées dans l'équipe comme si nous étions là depuis longtemps. Il y a beaucoup de cohésion entre tous, des partages d'infos et des actions communes. On évolue beaucoup, on apprend sur la pratique professionnelle et aussi sur nous.*

Rachel a obtenu un bac ST2S (Sciences et Technologies de la Santé et du Social) puis a suivi la formation d'assistant de service social. *J'ai effectué mon stage de deuxième année à Viltaïs et cela m'a confortée dans l'idée de vouloir être au contact des personnes, apprendre d'eux. Même si c'est souvent difficile on tire des leçons et on s'enrichit.*

Clara : *Nous sommes en permanence avec les résidents. Il n'y a pas de coupure avec le lieu de vie. Rachel et moi organisons des petites fêtes afin de mélanger les jeunes. Les publics sont différents car à la résidence il y a des apprentis, des migrants, des personnes en réinsertion professionnelle…*

Ce sont des moments privilégiés pour développer le lien de confiance. Cet été, nous avons fêté tous ensemble la coupe du monde de football, avec le maillot et le drapeau français. C'est symbolique. Les jeunes ont même aidé à faire l'entretien des locaux pour remplacer les salariés qui les ont en charge, car ces dernières leur préparaient un repas de fête (Alimata et Awa), aidées par d'autres jeunes.

Insertion**, c'est un grand mot qui regroupe plusieurs idées, car elle se joue à différents niveaux (social, professionnel, loisir, scolaire, et autres…).* ***Pour réussir son insertion, il ne faut pas se bloquer même si la situation administrative crée une pression énorme. Ils ont des embûches dans la tête : nous devons aussi gérer leur santé mentale.

Rachel : ***L'insertion, c'est une globalité.*** *On travaille dans tous les domaines en fonction de la personne et de ses difficultés. Il faut leur apprendre à ne rien voir comme un échec mais comme une opportunité de faire autre chose ; il est indispensable de se prendre en mains, car chacun est créateur de son destin. Je pense aux jeunes que l'on accompagne pour signer une convention de stage par exemple : nous sommes hypermotivées mais ils doivent l'être plus que nous.*

Je me vois souvent comme une béquille, mais c'est le jeune qui avance et c'est son envie qui va faire le changement. Une insertion réussie, c'est ne plus avoir besoin de béquilles ! C'est si gratifiant de voir un jeune devenir autonome. J'ai à ce sujet un beau souvenir : le jour où j'ai accompagné un jeune à qui l'on délivrait son certificat de formation générale. J'étais fière pour lui !

chemins croisés

> Demba Niakate : **19 ans**
> Pays d'origine : **Mali**

> Arrivé en France en 2015 (16 ans) après 4 mois « compliqués » de traversée par la Libye et l'Algérie
> Accueilli à Paris dans un foyer pour jeune mineur, puis au foyer de l'enfance à Moulins
> Pris en charge à sa minorité, par Viltaïs, à la résidence @nima, le 10 septembre 2015
> CAP maçonnerie passé en candidat libre au Lycée professionnel de Brioude (EREA)
> Contrat d'apprentissage de couvreur à BATIPRO Neuvy
> En attente de régularisation

Demba Niakate

> “Mon regard a changé sur les migrants lorsque j'ai rencontré Demba…” *Dominique Famin*

Dominique Famin, gérant de Batipro, s'est battu pour l'un de ses ouvriers. Il n'a jamais voulu baisser les bras et était prêt à engager un avocat. Cet ouvrier c'est Demba, un jeune migrant. Il le connaît bien maintenant après lui avoir donné sa chance comme stagiaire. Il ne regrette pas. *C'est un très bon ouvrier : il est courageux, poli, ponctuel, intelligent, impliqué avec de grandes qualités relationnelles.*

En milieu rural, on a bien sûr des préjugés sur les migrants. Les médias nous transmettent tellement d'informations négatives. Mais lorsque vous rencontrez l'individu qui se cache derrière le nom migrant, cela déprogramme tout ce que vous pensiez. Mes salariés aussi étaient réservés. Aujourd'hui c'est l'un de leur meilleur collègue !

Demba a appris très vite le français et aujourd'hui il s'exprime bien. Il est curieux et observateur. Le fait de s'intéresser aux choses fait qu'il apprend vite alors qu'au départ il n'avait aucune compétence. Même mes clients me font des retours élogieux sur son travail et sa politesse.

***Nous avons signé un contrat d'apprentissage** afin de lui permettre de se former au métier de couvreur et j'envisage par la suite de*

compléter l'effectif de notre entreprise en lui proposant un contrat de travail. Demba est déjà inscrit à l'école du bâtiment à Bellerive. Pour l'instant, le dossier est bloqué au niveau administratif. Mais je ne lâcherai rien…

Insertion ? *Je pense que pour les étrangers la nécessité est de faire l'effort d'apprendre la langue. Et pour tous, alors que très souvent ils n'ont pas les compétences requises, on demande des qualités qui sont la ponctualité (puisque nous travaillons en équipe), la politesse (vis-à-vis de la clientèle et de l'équipe) et le sens de l'observation afin d'acquérir les compétences.*

Dominique Famin, *gérant de l'entreprise Batipro et maître d'apprentissage de Demba.*

« Lorsque vous rencontrez l'individu qui se cache derrière le nom migrant, cela déprogramme tout ce que vous pensiez. »

Demba Niakate à 16 ans lorsqu'il quitte le Mali pour des motifs économiques. Commence alors la grande épreuve à laquelle beaucoup ne survivent pas : traverser en situation illégale et au péril de sa vie des pays comme la Lybie et l'Algérie. Pudiquement il dit : *c'était compliqué*. Je ne sais si le terme compliqué est approprié lorsque vous êtes malmené, affamé, brutalisé ; que vous travaillez en Lybie sans percevoir de rémunération… Il s'agit davantage d'un nouvel esclavagisme… Mais tous ces jeunes qui ont bien voulu témoigner taisent ces moments sans doute trop inhumains pour oublier, pour ne pas choquer.
Car s'ils ont une valeur, c'est bien la dignité. Hors de question de s'apitoyer sur eux. Ils veulent juste qu'on leur donne la chance de montrer qui ils sont réellement.

Débarqué gare de Lyon à Paris, 4 mois après son départ du Mali, Demba est accueilli dans un foyer pour jeune mineur, puis au foyer de l'enfance à Moulins. Il est ensuite pris en charge par Viltaïs à la résidence @nima. *J'ai suivi les cours de français donné par le Secours Catholique, trois fois par semaine. Cela m'a aidé et j'ai pu m'exprimer rapidement. J'ai ensuite passé le test de niveau pour entrer à l'école EREA de Brioude. J'ai suivi un CAP de maçonnerie mais faute d'avoir trouvé un maître d'apprentissage, j'ai dû passer l'examen en candidat libre. Je l'ai obtenu.*

Puis, j'ai fait de nombreux stages dans des entreprises et des petits boulots. C'est ainsi que j'ai rencontré Dominique Famin. J'étais stagiaire au départ. Puis je pense qu'il a apprécié mon travail et qui je suis. Il m'a alors proposé un contrat d'apprentissage de couvreur. Nous attendons que tout soit validé par l'administration. C'est long et usant. Mais Dominique m'a dit qu'il ne me laisserait pas tomber et nous nous battons ensemble. Si je dois retourner au Mali, ce ne sera pas avec la violence policière. J'accepterai l'échec et repartirai, mais je n'oublierai jamais ce que cet homme a fait pour moi. Ses salariés aussi m'ont accueilli. Nous rions beaucoup ensemble.

Insertion ? *Cela me donne la Vie à l'intérieur de moi. Car s'insérer, c'est demain être autonome, capable de payer son loyer ; c'est s'assumer sans rien devoir à personne, car c'est le fruit de notre travail qui nous permet d'être à l'abri !*
La politique du gratuit, c'est fini !
En Afrique, c'est encore souvent comme cela. En France, nous avons des obligations et c'est bien ainsi : c'est valorisant !
Je suis fier de ce que je fais, de mon travail et de l'autonomie à laquelle je suis en train d'accéder (dès que je serai régularisé). J'aimerais être embauché à Batipro pour pouvoir travailler plus et finaliser mon rêve : m'assumer pleinement.

Mon message : *Je dirais aux jeunes qui vivent l'insertion de ne pas rester au lit : cela ne donne rien ! il faut se bouger, chercher et on trouve ! Les éducateurs nous accompagnent bien sûr, mais le résultat c'est nous et nous seul.*

Lorsqu'on arrive, ce qui est compliqué, c'est bien sûr la langue mais aussi des savoirs vivre différents : chez moi, je mangeais avec mes parents assis par terre et dès que j'avais fini, je repartais. Ici, il faut rester assis jusqu'à ce que tout le monde ait terminé. J'étais tellement surpris. Je me disais que l'on perdait son temps. (Rires…)
Sur un chantier, une dame a refusé que je reste car elle ne voulait pas d'un noir chez elle. Je lui ai demandé pourquoi ? Elle m'a dit que les noirs étaient des terroristes. Je lui ai alors dit : j'ai peut-être la même couleur qu'eux mais dans mon sang, il y a écrit Demba et Demba ne tue pas, il est honnête ! Le lendemain, alors qu'elle a vu mon travail, elle s'est excusée. Je lui ai dit : ce n'est pas grave ! Vous ne pouviez savoir. Par contre je n'excuse pas les traîtres et les malhonnêtes qui m'ont fait travailler en Lybie sans me rémunérer…

J'aime dire en français : *« Bonjour, au revoir, merci ». C'est la base de la politesse mais c'est plein de sens : cela veut dire, faire attention à l'autre et lui manifester.*

(Dialecte Soninké et Bambara)

« Oui je suis black mais dans mon sang il y a écrit : Demba. Je sais que je suis honnête et ne ferai le mal pour rien au monde. »

se reconstruire loin des siens et de ses racines

> Mohamed Abdi : **21 ans**
> Pays d'origine : **Arabie Saoudite**

> Arrivé en France en octobre 2016
> Pris en charge par le Centre d'Accueil et d'orientation de Varennes-sur-Allier
> Puis par le CHRS de Moulins

Mohamed Abdi

« Je crois en la Paix, demain sera un monde de Paix ! »

Mohamed ABDI, surnommé Big Show est arrivé de Somalie en fraude. Il a aujourd'hui obtenu son statut de réfugié. Histoire d'un parcours ordinaire de ceux nommés « migrants » et pourtant avec pour chacun un récit unique, fort, bouleversant. Voici celui de Big Show. *Je suis un homme de paix et mes origines sont l'Arabie saoudite. J'ai dû fuir. J'ai longtemps souffert de ce manque.*

D'où vous vient ce surnom ?
Mohamed me répond en souriant : *C'est une énigme. Il m'a été attribué par mes amis. Mais je ne sais pas pourquoi ?*
Je suis né en Arabie Saoudite, mais nous avons dû fuir avec ma famille à cause de la corruption. Il y avait tellement de conflits ethniques. J'ai pu aller à l'école jusqu'à l'âge de 16 ans. Ensuite j'étais secrétaire, je maîtrisais l'informatique et la gestion des stocks. Je me souviens de notre jardin le long de la rivière. Il y avait de la nourriture pour toute la famille. Car nous étions nombreux. Mon père avait trois enfants d'un premier mariage et moi j'étais l'aîné d'une fratrie de sept. Mon père, militaire, était menacé par la légion. Il a dû fuir

au Yémen. Nous, nous avons tenté de survivre mais notre jardin a été dévasté par des milices. Mon frère qui se révoltait a été tué. Un autre de mes frères a voulu le venger. Il a tué et a été obligé de se cacher au Kenya. Les représailles ont été terribles. Ma famille a alors été considérée comme mécréante pour l'Islam. ***J'ai moi aussi été menacé. Puis ils m'ont enlevé et m'ont forcé de travailler pour eux comme espion. J'ai fui*** *mais dans cette course folle j'ai été blessé à la jambe avec un couteau. Heureusement j'ai pu être soigné dans un hôpital avant de rejoindre la Somalie. Mes frères et sœurs sont au Kenya avec ma mère, mon père est à Djibouti et essaye de les rejoindre. D'autres sont restés. Je pense à ma sœur qui a subi le mariage forcé…*
Je suis un homme de Paix et tout cela me dépasse. La guerre, les violences, l'éclatement d'une famille, l'exil…

Pour moi l'exil s'est poursuivi : Istanbul avec un passeur, puis un bateau jusqu'en Grèce où nous avons été pris en charge, puis un nouveau passeur jusqu'au Danemark. J'ai ainsi pu rejoindre Francfort en Allemagne où je suis resté deux ans, avant d'arriver à Paris en octobre 2016. Le 5 avril 2017 j'ai obtenu officiellement le statut de réfugié pour 10 ans. Après des mois à Paris, j'ai été accueilli au CAO de Varennes avant d'être ici au CHRS de Moulins. J'ai pu suivre des cours à l'école de la deuxième chance. Aujourd'hui je travaille comme intérimaire à GIFI.

> « Je suis un homme de Paix et tout cela me dépasse. La guerre, les violences, l'éclatement d'une famille, l'exil… »

Ce job, Mohamed l'a décroché grâce à un ancien résident du CHRS qui le lui a obtenu. Ce dernier, après avoir mis en rayon, est aujourd'hui responsable d'un magasin dans le Sud. Il a appuyé pour que ce soit Mohamed qui ait la place. On n'oublie jamais d'où l'on vient… confie Mélanie Coupet, éducatrice au CHRS.

Ce qui est difficile pour moi ?
La langue. Je parle anglais, arabe, somalien mais le français c'est compliqué. Lorsque je suis arrivé j'essayais de me faire comprendre en anglais mais en France vous ne parlez pas beaucoup l'anglais. J'étais surpris. Ce qui est important ce n'est pas la langue mais être compris. Je comprends, je lis aussi mais converser c'est difficile. (Mohamed souhaite tellement se faire entendre qu'il manie à merveille le traducteur google sur son portable). *J'ai une astuce pour progresser. Lorsqu'on me demande un renseignement dans la rue, j'essaye de me débrouiller. Puis lorsque j'entends un mot nouveau, je le traduis en arabe et l'écris pour le retenir.*

Penses-tu être inséré ?
Ce n'est pas je pense, je suis sûr !

Mon rêve ? *Peu importe le pays, la Somalie, la France. J'ai juste besoin d'une place sur la Terre où vivre en paix. J'aimerais avoir un enfant à qui je transmettrai des choses. Car je vous fais une confidence : j'ai été marié à 16 ans, un mariage d'amour. Nous avons vécu 8 mois ensemble. J'ai demandé le divorce pour sauver ma femme car je devais fuir l'Arabie et il fallait qu'elle reste avec sa famille afin d'être protégée. Lorsque je suis parti elle attendait un enfant, qui est mort dans son ventre. J'ai été amoureux longtemps ! J'ai aussi tellement envie d'entendre à nouveau ma mère me dire « Je t'aime ». Elle est à Paris depuis peu. J'économise pour prendre le train et aller la voir. Je ne l'ai pas vue depuis si longtemps, elle me manque !*

Mon affirmation : *Je crois en la Paix, demain sera un monde de paix et je serai en paix.*

Je veux dire aussi à ceux qui arrivent : Fais-toi confiance ! En arrivant on a peur car on ne parle pas. On se sent enfermé à l'intérieur de nous. Beaucoup de choses font peur car on ne les comprend pas, comme par exemple les empreintes digitales. Mais peu à peu on parle davantage et on arrive à se faire comprendre. Si on ne parle pas, on n'apprend pas.

Je n'ai pas de ***joli mot dans la langue française*** *mais je dirai :* ***Je n'ai rien à offrir, seulement ce mot : Merci Beaucoup*** *pour votre aide pour les papiers et pour l'apprentissage de la langue.*

Big Show me montre les photos de sa nouvelle fiancée, réfugiée en Somalie. Il promet d'envoyer une photo de sa mère et lui à Paris. Ce jeune garçon est époustouflant avec un charisme et une sagesse contagieuse. Big Show n'est plus une énigme !

(Dialecte Somalien)

Se reconstruire loin des siens et de ses racines

après l'exil

> Fatoumata Mbaye : **37 ans**
> Pays d'origine : **Sénégal**

> Arrivée en France en 2008, après différents hébergements compliqués (famille et amie), elle est prise en charge par le CHRS de Moulins le 15 juin 2015. Cette date marque la fin de son calvaire.
> Titre de séjour d'une année obtenu en 2018.
> Aujourd'hui, elle est autonome dans un appartement où elle vit en sécurité avec son fils Ibrahim, 5 ans.

Fatoumata Mbaye

« 15 juin 2015 : je n'oublierai jamais ce jour ! »

Fatoumata Mbaye est arrivée du Sénégal en 2008. Elle pensait sans doute trouver en France un répit à trop de souffrances. Il n'en fut rien. Après sept années de calvaire, dont elle ne souhaite plus parler, elle arrive au CHRS de Moulins avec Ibrahim, son fils âgé d'un peu plus d'un an.
Je n'oublierai jamais cette date. J'étais à la fois soulagée et apeurée car je ne connaissais personne, je ne parlais pas enfermée dans mon mutisme. J'ai été accueillie. Les éducatrices m'ont beaucoup aidée et conseillée. Peu à peu, j'ai appris à faire confiance et à me sentir en sécurité.

Lorsque je suis arrivée, j'ai été choquée par les différences culturelles. *Je ne comprenais pas. Au niveau de la santé, c'est tellement différent. Chez moi, lorsqu'on est malade, on prend un doliprane et c'est tout. Un jour, j'avais besoin d'être hospitalisée et la première chose qui m'a été demandée, c'est de l'argent ! Avant même de me soigner. Ici, en France, on est pris en charge et bien soigné même sans carte Vitale. Au niveau de l'éducation des enfants, c'est complètement différent, aussi. Au Sénégal, un enfant n'a pas le droit de s'exprimer sous peine d'être frappé. Ici, on explique tout aux enfants et ils ont la possibilité de parler, même devant les adultes. C'est surprenant.*
Moi j'ai été tellement obligée de me taire, que je ne savais plus parler.

Insertion ? *C'est un mot que j'entendais souvent au foyer. Je ne connais pas très bien le sens, mais je dirais : s'adapter et ne plus avoir honte. Je me suis construite au fil du temps, je suis devenue moins méfiante. Aujourd'hui, je suis fière de qui je suis. Je vis en paix et me sens en sécurité dans mon appartement et mon quartier. C'est calme. Je n'ai plus peur.*

J'ai connu Fatoumata au CHRS. Elle avait participé à un travail sur le droit des femmes pour le 8 mars 2017. Son témoignage avait été bouleversant. Aujourd'hui elle veut oublier… mais dit tristement : *je pourrai écrire un livre sur ma vie.*

Elle souhaite toutefois que le message transmis pour l'exposition soit communiqué :

Stop à la violence ! Le visage de Fatoumata était mangé et marqué. Aujourd'hui, elle est une femme, libre, qui apprend à ne plus avoir peur. Elle me dit : *le stress me dévorait. Depuis que j'ai mes papiers, je suis calme. Je me sens bien.* Dans son appartement, impeccablement tenu, il y a un calendrier avec une photo d'Ibrahim à l'école.

Ibrahim est heureux aussi. Il aime l'école. Mais lorsque nous allons rendre visite au foyer, il veut entrer dans la chambre que nous avons occupée. Puis il ne veut plus repartir. C'était sa maison, dans laquelle il a fêté quatre de ses anniversaires. Mais il comprend aussi que chez nous, c'est l'appartement maintenant.

Puis Fatoumata m'entraîne dans sa chambre. Il y a deux gros oursons sur le lit. Elle rit. Et pose avec eux. Fatou s'autorise aujourd'hui l'interdit d'hier : être en paix et heureuse.

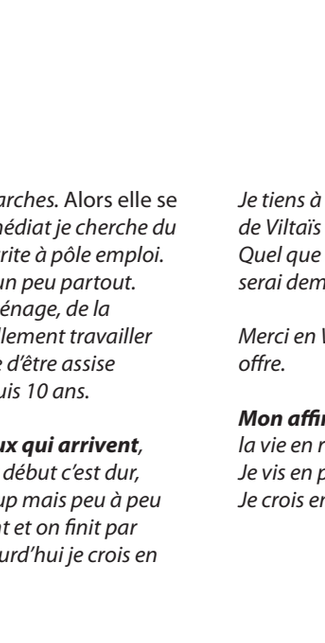
Mon rêve serait d'ouvrir un restaurant franco-africain car j'aime cuisiner. Mais c'est compliqué. Elle sourit : *au Sénégal, le jour où l'on décide d'ouvrir une boutique, elle est ouverte ! En France, il faut faire tellement de démarches.* Alors elle se ravise : *dans l'immédiat je cherche du travail. Je suis inscrite à pôle emploi. Je dépose des CV un peu partout. Je peux faire du ménage, de la cuisine. Je veux tellement travailler car je suis fatiguée d'être assise et d'attendre, depuis 10 ans.*

***Je veux dire à ceux qui arrivent**, d'être patients. Au début c'est dur, on pleure beaucoup mais peu à peu les choses évoluent et on finit par croire en Soi. Aujourd'hui je crois en moi à 100 %.*

Je tiens à remercier les éducatrices de Viltaïs qui ont été formidables. Quel que soit l'endroit ou le pays ou je serai demain, je ne les oublierai pas.

Merci en Wolof est le mot que je leur offre.

***Mon affirmation :** je réussis dans la vie en restant moi-même. Je vis en paix et en sécurité. Je crois en moi à 100 % !*



(Dialecte Wolof)

chemins croisés

- > Aboubacar Sidiki Fofana : **18 ans**
- > Pays d'origine : **Guinée**
- > Arrivé en France en 2017
- > Accueilli à la résidence @nima à Moulins
- > Scolarisé en classe UP2A au lycée Jean Monnet à Yzeure pour une remise à niveau
- > 2018 : Contrat d'apprentissage au restaurant le Trait d'Union avec le chef Vincent Hoareau. Rentrée scolaire à IFI 03 à Avermes pour obtenir un CAP de cuisine.
- > En attente d'un titre de séjour et d'une autorisation de travail

Aboubacar Sidiki Fofana

> « David et « le chef » me montrent comment bien vivre ici. »

Aboubacar Sidiki Fofana a quitté son pays natal, la Guinée, à l'âge de 15 ans, pour fuir la misère. Il a traversé trois pays (Mali, Algérie, Lybie), a été reconduit deux fois à la frontière avant de pouvoir arriver en Italie, d'où il a rejoint la France. Ici, il souhaite se construire un avenir. Il a pu fréquenter l'école en Guinée jusqu'au collège. Alors forcément, faire sa rentrée des classes à IFI 03 a été une belle revanche sur toutes ses épreuves, même s'il sait que rien n'est gagné et qu'il va devoir travailler dur. Le jour de sa rentrée, c'est David, le maître de salle du restaurant le Trait d'Union où il est apprenti, qui l'a accompagné. Son patron et lui, avaient préparé un sac à dos avec des fournitures pour Aboubacar. *Ils sont comme mes parents.* Aboubacar a un large sourire, il semble serein.
David et « le chef » me montrent comment bien vivre ici. Ils m'accompagnent beaucoup afin que je m'adapte plus facilement. Le chef m'a expliqué comment m'habiller en oubliant le style local africain. C'est un exemple, mais c'est important lorsqu'on ne sait pas. Le jour de mes 18 ans, il m'a préparé un beau gâteau. J'étais fier de le partager avec mes amis. C'était la première fois que je fêtais mon anniversaire.

J'ai beaucoup de chance d'être aussi bien entouré. J'attends maintenant que la situation se débloque en préfecture, afin d'obtenir mes papiers. J'y crois !

Mon conseil pour ceux qui vivent l'exil c'est de rester courageux malgré toutes les difficultés en faisant l'effort de se projeter. Cela aide à avancer. Le joli mot que j'aime dire en français c'est « Oui » ! « Oui c'est très bien… oui chef ! »

> « Ils sont dans la survie et pour nous il s'agit d'une leçon de vie. »

Vincent Hoareau
à gauche,
David Lucas
à droite.

Vincent Hoareau est un grand chef passionné par la gastronomie, l'Art et la qualité. *« On ne cuisine pas sans sentiment, c'est métaphysique »* dit-il. Alors question de métaphysique sans doute, il n'a pas hésité à accueillir le jeune Aboubacar en stage lorsque la Mission locale le lui a demandé. *J'ai considéré que c'était un élève de troisième en découverte professionnelle. Entre nous, cela a accroché tout de suite. Nous avons parlé de relations humaines, puis de sa vie. Par la suite, je lui ai proposé un contrat d'apprentissage, mais c'est avant tout* ***un contrat moral : s'engager et donner. Il le respecte avec courage, volonté et persévérance. Il n'avait pas le choix, mais il s'est donné à 300 %. Aujourd'hui, Aboubacar a trouvé ses marques et au-delà : une famille professionnelle.***

Lorsqu'il a fêté ses 18 ans en septembre dernier, je lui ai offert sa journée et lui ai confectionné un gâteau (ce que je fais pour chacun de mes salariés). Pour Aboubacar, c'était extraordinaire. Il a regardé le gâteau avec des yeux d'enfant émerveillé.

L'adaptation est une étape importante. Il faut s'intégrer par la culture, dans la culture, en étant curieux et désireux d'apprendre. Il a encore la nostalgie de son pays et c'est normal.

Mon regard sur les migrants est celui d'un homme qui a aussi une autre identité culturelle. Alors, certainement, je suis ouvert et sensible à ce qu'ils vivent. La plupart ont faim et ils s'accrochent à leur rêve. De mon côté j'ai intégré Aboubacar dans l'équipe en préparant le terrain comme on prépare un dîner pour des invités : je me suis engagé à le recevoir et à le faire évoluer. J'ai adapté mes directives à son niveau en me mettant à son écoute. Il reste encore un enfant, je dois me mettre à sa portée. J'attends de lui une progression régulière. Il y a encore quelques discordances dans le langage mais c'est peu important.

Un maître d'apprentissage doit accueillir, consacrer du temps, construire un projet avec le jeune et avancer avec lui. Nous devenons en quelque sorte des compagnons. *Mon acte est réfléchi, car j'aime le partage de connaissance. Par contre il faut que la personne soit sujette à recevoir.*

Aboubacar m'a fait évoluer également*. Je m'interroge aussi : comment un gamin de 15 ans quitte sa famille ? Sa maman pleurait de fierté lorsqu'il lui a montré son contrat d'apprentissage par internet. Ils sont dans la survie et pour nous il s'agit de leçon de vie : savoir apprécier ce que l'on a, non pas la quantité, mais la qualité. Se demander également, comment améliorer son quotidien ?*

L'insertion, selon moi*, c'est entrer dans un milieu, une culture et s'y adapter. C'est être la pièce manquante pour une bonne organisation.*

David Lucas, maître de salle au Trait d'Union. *La venue d'Aboubacar dans l'équipe est intéressante. Nous avons tellement de préjugés en France. Cela élargit notre culture et de notre côté, nous lui ouvrons d'autres paysages. On sort beaucoup avec lui, nous sommes assez complices. Lorsque je l'ai accompagné à son premier jour d'école j'étais heureux pour lui. Il va pouvoir s'ouvrir à d'autres personnes, d'autres relations afin de bien s'intégrer.*

Car l'insertion*, c'est s'adapter à une culture différente. C'est être compétent bien sûr, mais aussi meilleur que les autres pour s'en sortir. C'est beaucoup de pression finalement.*

(Dialecte Malinké)

> « Un maître d'apprentissage doit accueillir, consacrer du temps, construire un projet avec le jeune et avancer avec lui. Nous devenons en quelque sorte des compagnons. »

itinéraire

> Delphine Mary : **28 ans**

> A intégré la formation PMI en 2013 à la résidence @nima à Moulins

> En CDI à Patàpain Montluçon où elle travaille depuis 2016

> Un logement, le permis, une voiture… Autonome et fière de l'être !

Delphine Mary

« L'insertion, c'est bien sûr entrer dans la vie active après avoir réglé beaucoup de problèmes, y compris ceux de nature psychologique. »

Delphine profite d'un rendez-vous à Moulins pour venir à la « tour ». Elle découvre avec enthousiasme la nouvelle résidence, entièrement restaurée, et demande des nouvelles des uns et des autres. Pédro n'est pas là : *dommage,* elle aurait aimé lui dire bonjour ! Candice est en congé, mais vient embrasser Delphine. Ces deux-là se sont bien connues. Sept mois de formation. Candice est fière de sa stagiaire qui conduit son propre véhicule, s'est installée dans son propre logement, et a signé un CDI. Si Delphine accepte de faire ce retour sur des années difficiles, c'est sans doute pour s'assurer qu'elle a réussi à s'en sortir et aussi pour encourager les autres, ceux qui n'y croient pas encore, à se battre.

Ma conseillère à la Mission Locale m'a proposé de suivre la ***formation PMI à Moulins****. J'ai accepté car j'avais besoin de me libérer de ma famille, de couper avec mon environnement. Je n'étais pas bien, c'était vraiment une mauvaise période où j'encaissais les coups et les petits boulots se*

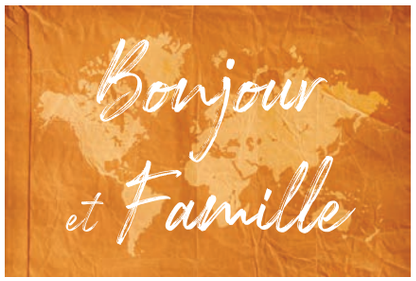
succédaient sans que je puisse en garder un. Je me suis construite seule sans être vraiment entourée. C'est ma grand-mère qui m'a élevée lorsque ma mère est décédée des suites d'une longue maladie : je n'avais que cinq ans. Je n'ai pratiquement pas connu maman. Ma grand-mère m'a évité la famille d'accueil. Mon père, lui, avait de graves problèmes liés à l'alcool. Aujourd'hui il va mieux. Mais cela a marqué ma vie. C'est pour cette raison que je n'ai jamais touché un verre, ni un joint. J'ai trop souffert des dégâts dus à l'addiction. Le jour de mes 18 ans, je n'ai pas eu de fête.
La formation m'a aidé à régler des problèmes mais aussi à me retrouver et me stabiliser. *Après cette formation, j'ai signé un contrat auprès de Galatée pour un an, j'ai ensuite signé un CDD comme hôtesse de caisse à Carrefour. J'ai eu une petite galère de 4 mois sans emploi. Puis Pôle Emploi m'a proposé une formation de trois mois me permettant de travailler à « PatàPain ». Je travaille dans cette chaîne depuis 2016 et mes heures vont être augmentées en novembre prochain. Je suis en CDI. Je suis plutôt fière de ce que je suis devenue quand je pense où j'en étais.*

Mon conseil pour réussir son insertion : *battez-vous, quoiqu'il arrive ; rien n'est insurmontable et surtout faites-vous accompagner car seul c'est compliqué. Pour trouver du travail il faut se déplacer, écrire, écrire et écrire, se mobiliser, ne rien lâcher ! Candice, Pédro, Médina, Juliette… ils ont toujours été là. Dès que j'avais un souci ils m'aidaient.*
Puis je me sentais bien à la résidence. On pouvait recevoir du monde, sortir. On apprenait l'autonomie avec une présence bienveillante et des sanctions si on ne respectait pas les règles. Même après la formation, ils étaient encore présents si j'avais besoin.

Le beau mot de la langue française ? J'en ai deux ! « Bonjour ». Dans mon travail, c'est un petit mot magique qui fait du bien ! Et puis il y a « famille ». Aujourd'hui j'ai pris du recul. Mon père est présent malgré tout. Et j'ai deux neveux que j'adore. C'est précieux la famille.

Mon affirmation : N'oublie jamais afin de ne pas reproduire les mêmes erreurs. Bats-toi et avance.

Mon rêve serait trouver quelqu'un qui partagerait ma vie.
Puis j'aimerais voyager, me faire plaisir. Pas très loin, la mer ou la montagne, pour me dépayser, car je ne connais pas.
Pour l'instant j'économise…



> Noorullah Khan : **18 ans**
> Pays d'origine : **Afghanistan**
> Arrivée en France en 2016 (2 ans et 8 mois, précise Noorullah).
> Pris en charge, après avoir vécu « l'enfer de Calais », par le CAOMI (Centre d'accueil et d'orientation pour mineurs isolés) de Blomard, puis par Viltaïs à la résidence @nima.

Noorullah Khan

« Regards Croisés d'un jeune migrant et son employeur : changer de regard, changer d'accueil. »

Noorullah a fui la guerre et le danger : ***je me souviens que chaque pas que l'on faisait était risqué.*** Il a marché jour et nuit durant trois mois, traversé neuf pays avec souvent comme seule nourriture un sandwich pour la semaine. Affamé et épuisé, il a échoué à Calais, rêvant de l'Angleterre. Un autre enfer commençait dans ce que l'on a nommé tristement « **la jungle de Calais** » : harcèlement quotidien des forces de l'ordre (confiscation des couvertures et vêtements, usage du gaz, maltraitances…), sans compter les rixes entre les différents groupes ethniques et le rationnement alimentaire. Après six mois supplémentaires en état de survie, Noorullah a été accueilli par le CADA de Montmarault puis avec un titre de séjour en poche, par Viltaïs à la résidence @nima.
Je suis fier de moi. En Afghanistan je ne suis jamais allé à l'école ; ici en France j'ai suivi une formation pour apprendre le français. Trois mois après je comprenais bien la langue ; la parler est plus compliqué du fait que je sois timide mais depuis que je travaille, c'est mieux car avec l'équipe, on parle et j'ose m'exprimer. C'est en effet au Grand Café à Moulins que je rejoins Noorullah et son employeur, Alexandra Belin. Cette dernière décrit l'arrivée du jeune garçon dans son établissement : *il*

était très timide et renfermé sur lui. Il disait « oui » à tout et j'étais surprise. Mais je me suis questionnée sur son parcours, son identité culturelle et j'ai essayé de me mettre à sa place. Il est face à une femme, chef d'entreprise. Il n'est pas habitué à parler avec des femmes. Puis je lui propose un poste à la plonge, qui on le sait, est un métier très dur. Je lui parle du SMIC et de réglementations. C'est compliqué pour lui. J'ai demandé à sa tutrice (Rachel Lesly) de venir assister à nos entretiens afin qu'il sente la présence d'un interlocuteur de confiance. Le rôle de celle-ci a été important. Puis j'ai essayé aussi de connaître son histoire. Je savais que Noorullah s'était confié au chef de cuisine. J'ai alors décidé de réunir toute l'équipe sans que Noorullah soit présent. J'ai expliqué son parcours et surtout je leur ai demandé d'être vigilant sur les blagues qu'ils font entre eux et qui pourraient le heurter. Aujourd'hui après une période de stage il a signé un contrat et est salarié depuis plus d'un mois. Tout se passe bien. Il est presque trop gentil. Il est plus à l'aise même si j'aimerais qu'il soit un peu plus communicatif mais cela viendra.

« Ma patronne est une femme. »

Mon regard sur les migrants ?
Je n'avais jamais été confrontée à une personne en exil et je n'avais pas d'avis sur la question des migrants. Aujourd'hui je sais en tant qu'employeur que nous devons les aider même si finalement nous ne sommes pas souvent sollicités. Je suis attentive au confort et au bien-être de mes salariés, mais je le suis encore davantage à son égard. Je ne sais rien de lui, ce qu'il fait après son travail, s'il a des amis. Je le vois partir à vélo, la nuit. Madame Belin s'inquiète de savoir s'il a des pull-overs pour l'hiver ? Noorullah lui sourit et répond : *j'en ai trois. C'est assez.*
Noorullah vit à la résidence @nima en échange d'un petit loyer. Lorsqu'il part après sa journée de travail, il retrouve ses amis afghans et français à la salle de sport où il pratique la musculation. Cela le rend très fier. Puis il aime cuisiner. Il met son argent de côté pour pouvoir un jour passer le permis et acheter une voiture. Une vie normale en fait ! Si ce n'est que Noorullah n'a plus de famille.
À Calais, une personne lui a prêté un portable pour qu'il joigne sa famille : il a ainsi appris le décès de sa mère et la disparition de son père. Aujourd'hui, il ne sait pas si son père est vivant…
Je me suis senti accueilli en France même si j'ai été malmené, car j'ai aussi reçu beaucoup d'aide, comme le jour où l'on m'a donné un portable. Apprendre le français est la priorité lorsqu'on arrive pour bien s'intégrer. Depuis que je travaille, je parle mieux. Ce qui change beaucoup par rapport à ma culture c'est la place des femmes. Ma patronne est une femme. Elle parle beaucoup, me complimente parfois. La liberté des femmes c'est bien. Elles sont égales aux hommes. Je lui précise qu'ici les femmes ne se sentent pas encore égales. Noorullah rit. Il pense sans doute aux femmes qui portent la Burka, circulent dans le coffre des taxis, sont interdites de parler, de regarder à la fenêtre sous peine d'être tuées. Il pense sans doute aux petites filles qui ne vont pas à l'école… et aux institutrices qui sont assassinées…

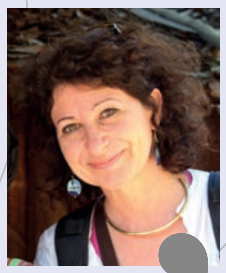
Insertion ? Pour Alexandra Belin, *c'est tendre la main à des personnes auxquelles on ne pense pas et avec lesquelles les gens sont durs. Demain ce peut être nous en insertion car les accidents de la vie ne sont pas réservés qu'à certains. Heureusement qu'il y a des structures qui prennent soin de ces personnes et les remettent sur la voie.* Pour Noorullah : *c'est savoir dire Bonjour, Au revoir, Bonsoir… Ainsi on communique. C'est une belle langue le français.*

(Dialecte Pashto)

©Octobre 2019
Maquette, mise en page, impression : Alpha Numériq - 03 Moulins - Imprim'Vert 2019 - 6324

Véronique Cloitre

Changeons notre regard…
… modifions notre accueil !



Artiste-photographe humaniste engagée, auteure-conférencière sur l'autonomisation des femmes dans le monde, thérapeute et animatrice de stages, coach en gestion des émotions, formatrice pour des personnes en insertion ou en intégration, Véronique Cloitre accompagne les personnes tant en individuel qu'en séances collectives dans une démarche globale de mieux-être, de transformation et d'auto-guérison.

L'Humanité me captive dans sa diversité et mes plus beaux instants de Vie sont ceux que je partage dans l'échange interculturel ici durant des stages et ateliers, ailleurs lors de mes séjours à la rencontre de peuples qui détiennent des sagesses ancestrales. « Nous ne sommes que des invités sur cette Terre ». Cette philosophie qu'un berbère m'a transmise a contribué à ma propre révolution intérieure et à appréhender de façon plus globale l'Humanité. Nous appartenons tous à cette grande Humanité et c'est à chacun de nous de participer à sa guérison. Tant qu'un être humain est en souffrance, c'est toute l'humanité qui souffre selon le principe d'interdépendance qui régit notre Vie sur Terre. C'est le réveil des consciences individuelles qui permettra de remettre l'homme au centre de notre civilisation en harmonie avec la nature et de sortir de ce monde duel engendrant la peur de l'autre, la peur du manque. Lorsque l'Unité sera en nous elle sera au cœur de l'humanité. Alors plutôt que de transférer nos peurs sur l'autre, guérissons-les afin d'être en mesure de vivre dans l'harmonie et l'unité dans le respect et la dignité pour chacun et tous. C'est là je pense le plus grand défi que nous ayons à accomplir…

J'ai rencontré pour cette mission que m'a confiée l'association Viltaïs des personnes incroyables, courageuses et tellement humaines… Elles vous invitent à un voyage au cœur de notre humanité, avec simplicité et authenticité.

Véronique Cloitre,
auteure-photographe humaniste, formatrice en insertion et coach

Notre société s'inquiète des vagues migratoires, de l'intégrisme musulman, du terrorisme en globalisant dans une grande peur qui est la base de la montée des populismes, de la montée de l'antisémitisme du rejet des différences et du repli sur soi. Elle oublie aussi de tendre la main vers les plus démunis qui vivent à nos côtés, et l'explosion sociale qui s'est manifestée sur les ronds-points était un rappel que **notre République ne peut se construire sans atténuer les inégalités.** Notre vision humaniste et laïque du monde est en danger. Il est urgent de changer notre regard.

Notre confort familial, notre cercle d'amis, notre tropisme franco français nous font trop souvent oublier que nous vivons dans ce monde où le cynisme triomphe. Trop souvent nous restons cantonnés dans nos grandes déclarations ou dans l'indifférence alors que d'autres attisent la haine. **Nous devons « vivre et agir » comme nous le rappelle la devise de Viltaïs.** C'est ce que font au quotidien les personnels de Viltaïs et je tiens à les remercier pour leur engagement.

Ces témoignages, magnifiés par le talent de Véronique Cloitre, sont une invitation à agir en changeant notre regard pour découvrir l'autre au-delà de son image de « migrant », de « SDF », de « marginal » qui le caricature en nous rendant parfois son humanité inaccessible.

Ces témoignages sont autant de petites pierres arrachées aux murs que certains veulent construire. J'espère qu'après la lecture de ce recueil vous comprendrez que ce sont des pierres précieuses qui n'ont pour seul but que de bâtir des ponts entre les hommes.

Jacques Lahaye,
président de Viltaïs